

# relations

MONTRÉAL

MAI 1977

Vol. 37 No 426

PRIX: 75c

## Le Tiers Monde et nous

par Rogert Garry

## Les problèmes du Liban

par Robert Clément

## Alcoolisme et relèvement

par Rolland Boyle

## La fête des Tentés

par Paul Laporte

## Chroniques

- Littérature québécoise
  - Cinéma
  - Théâtre
-

# relations

revue du mois publiée sous la responsabilité  
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

**Directeur:** Robert Toupin.

**Conseil de Direction:** Bernard Carrière, Jean-Louis  
D'Aragon, Jean-Guy Saint-Arnaud, Jacques Saint-Aubin

**Comité de Rédaction:** Albert Beaudry, Jacques Chênevert,  
Irénee Desrochers, Marcel Marcotte, Robert Toupin

**Administration:** Maurice Ruest

**Rédaction, Administration et Abonnements:**  
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal H2P 2L9  
tél. 387-2541

**Publicité:** Liliane Saddik, 1700 rue Allard, Ville Brossard  
tél. 678-1209

M. Jean-Robert Gendron est autorisé à solliciter des  
abonnements pour la revue.

## SOMMAIRE

mai 1977	vol. 37	no 426
Robert GARRY, <i>Le Tiers Monde et nous</i>		131
Rolland BOYLE, <i>Alcoolisme III- Une méthode de relèvement</i>		136
Paul LAPORTE, <i>La fête des Tentes: pour une spiritualité de l'aventure</i>		140
Robert CLEMENT, <i>Liban: les problèmes restent entiers</i>		142
Prof. Simon DAVIS et David J. ROY, <i>Politique des hôpitaux et éthique des situations médicales extrêmes. Compte rendu d'un symposium</i>		145
Pedro ARRUPE, <i>La faim de pain et d'évangélisation: III-Conversion radicale</i>		147
Gabrielle POULIN, <i>Matthieu, Maître-chasseur Un dieu chasseur</i> , de Jean-Yves Soucy		151
Benoît LACROIX, <i>Annoncer Jésus-Christ (Extraits)</i>		154
Yves LEVER, <i>La saison 1977: Pour mettre la mémoire en fête</i>		154
Jean-René ETHIER, <i>Un cinéma de dérision</i>		156
Georges-Henri D'AUTEUIL, <i>Trois divertissements au théâtre</i>		158

*Relations* est une publication des Editions Bellarmin.  
**Prix de l'abonnement: \$8 par année. Le numéro: 75¢**

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec (RADAR)* de la Bibliothèque nationale du Québec, dans l'Index analytique de périodiques de langue française (PERIODEX), dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

## Nouveautés

**Stratégies éducatives dans le Tiers-Monde:  
innovations et perspectives d'action**  
7e Colloque international  
de l'Institut de Coopération internationale  
15 x 23 cm, 196 pages - Prix: \$6.00

\* \* \*

**Actes du Congrès d'Ottawa sur Kant  
dans les traditions  
Anglo-Américaine et continentale**  
tenu du 10 au 14 octobre 1974  
15,5 x 23,5 cm., 560 pages. - Prix: \$15.00

\* \* \*

**Jurivoc  
Lexicographie Bilinguisme Juridique  
et ordinateur**  
par Viateur Bergeron et David C. Burke  
15,5 x 23,5 cm., 350 pages. - Prix: \$12.50

\* \* \*

**The Sexual Language  
An Essay in Moral Theology**  
par André Guindon  
14 x 22 cm., 486 pages. - Prix: \$15.00

En vente chez votre libraire et aux

**Editions de l'Université d'Ottawa**

65, avenue Hastey,  
Ottawa Ontario  
K1N 6N5

## "Le Saint Suaire"

Apprenez à connaître le Christ dans sa passion et sa mort au moyen des merveilleuses photos de son linceul.

Les nombreux détails sont d'une aide précieuse durant le Carême, pour le Vendredi-Saint, la Méditation du Mystère Dououreux, vos Homélie, les Retraites, la Catéchèse, l'étude scientifique, etc.

Montage audio-visuel comprenant 36 diapositives colorées ou un film fixe, une cassette et guide de projection en français ou en anglais. — \$19.50

Un livret contenant plus de détails et des photos par un éminent sindologiste: "It is the Lord". — \$1.50

**"Le Saint Suaire"  
Séminaire Salésien  
Rue Don Bosco  
Sherbrooke, Qué.  
J1L 1E5**

# Le Tiers Monde et nous

par Robert Garry\*

Pays sous-développés, pays en voie de développement, pays du Tiers Monde, autant d'expressions qui recouvrent une même et triste réalité. Aujourd'hui, les trois quarts de la population mondiale – dont la moitié a moins de vingt ans – habitant les deux tiers des terres émergées sont en proie à la faim, à la misère, au chômage, à la malnutrition et à de nombreuses déficiences de santé. Il y a là un grave sujet de méditation, non seulement pour les gouvernements, mais aussi pour chacun de nous, car notre destin personnel est étroitement lié au développement harmonieux et progressif des pays du Tiers Monde.

## Qu'est-ce que le Tiers Monde?

L'expression "Tiers Monde", couramment employée pour désigner les pays en voie de développement, fut, au départ, une formule commode et sans prétention, utilisée par le démographe français Alfred Sauvy; il voulait par là évoquer les problèmes des pays pauvres, par analogie avec ceux que connut le Tiers-Etat, à la veille de la Révolution Française de 1789. Cette expression est aujourd'hui quelque peu ambiguë; elle sert à désigner, tantôt les pays, que l'économiste Pierre Moussa appelait dans un ouvrage bien connu "Les Nations Proletaires" (1), tantôt les pays neutralistes, non alignés, opposés à la fois aux pays capitalistes et aux pays socialistes; tantôt, enfin, les pays où règnent la misère, la faim, le chômage, les calamités naturelles, et où les hommes mènent, dans des taudis innombrables, une existence subhumaine!

Le Tiers Monde, c'est cependant bien autre chose et beaucoup plus que ces vieux clichés, plus ou moins

---

\* Professeur titulaire au département de géographie de l'Université de Montréal.

usés, auxquels nous ont accoutumés les *mass media*. Ce sont les pays qui ont en commun certaines caractéristiques que l'on pourrait ainsi grossièrement résumer: forte croissance démographique, niveaux de consommation très bas, risques constants de disette, voire de famine, très grande vulnérabilité aux calamités naturelles, production agricole irrégulière et manque de produits essentiels, sous-emploi généralisé et parfois chômage chronique et enfin, très faible pouvoir d'achat de la quasi totalité de la population. En un mot, les pays du Tiers Monde sont les pays en proie au sous-développement.

### Qu'est-ce que le sous-développement?

Le sous-développement est un phénomène complexe où s'enchevêtrent des aspects économiques, sociaux, politiques, culturels et démographiques, lesquels cachent une exploitation des pays pauvres par des pays riches, des pays dominés par des pays dominants. On cherche aujourd'hui à dissimuler ce fait sous des expressions en apparence anodines; on parlera, par exemple, de pays de la périphérie, par opposition aux pays du centre qui sont économiquement développés; on parlera de pays de l'hémisphère Sud, pauvres et sous-développés, par opposition aux pays de l'hémisphère Nord, industrialisés et hautement développés, aujourd'hui engagés dans le dialogue Nord-Sud. Ces classifications sont grossières et ne tiennent qu'un compte imparfait de la localisation géographique de ces divers pays.

Il n'y a pas si longtemps, on avait adopté, pour identifier les pays sous-développés, un certain nombre de critères que l'on trouvait présents chez la plupart d'entre eux: insuffisances alimentaires, analphabétisme, mauvais état sanitaire, forte mortalité infantile, gaspillage des ressources, faible productivité agricole, faible urbanisation, absence de classes moyennes, faible industrialisation, hypertrophie et pa-

rasitisme du secteur tertiaire, faible produit national *per capita*, ampleur du chômage et du sous-emploi, subordination économique envers les pays industrialisés ou les compagnies trans-nationales, très fortes inégalités sociales, dislocation des structures traditionnelles, forte croissance démographique... et d'autres encore. Ces phénomènes ne sont pas nouveaux, mais ce n'est que récemment que les pays du Tiers Monde en ont pris conscience et qu'ils se sont sentis en état de sous-développement.

Un certain nombre de ces critères ont aujourd'hui perdu de leur rigueur et de leur valeur; ils n'existent pas tous dans les pays sous-développés, et en tout cas, ne sauraient être considérés comme des causes du sous-développement; ils en sont, tout au contraire, les lamentables résultats. Alors que, dans les pays industrialisés, le développement de l'économie capitaliste a amené l'accumulation progressive d'une énorme quantité de moyens de production, d'infrastructures industrielles, de voies de communication et de moyens de transport, pareille accumulation ne s'est pas produite dans les pays du Tiers Monde. La minorité privilégiée, autochtone ou étrangère, qui fut la première bénéficiaire des profits réalisés lors de l'amorce des processus de développement, loin de les consacrer à des investissements productifs, préféra les gaspiller, les thésauriser sous forme de terres ou de métal précieux ou les déposer dans les banques des pays industrialisés. Le développement des forces productives fut ainsi tué dans l'oeuf et les pays du Tiers Monde demeurèrent sous-développés.

### Naissance et évolution du sous-développement

Le sous-développement a commencé à apparaître dès après les grandes découvertes de la fin du XVe siècle, lorsque les puissances de l'Ouest de l'Europe entreprirent la colonisation des territoires d'outre-mer. Les colonisateurs se trouvèrent en présence d'économies de

subsistance, où régnait un certain équilibre, mais où les structures économiques et sociales héritées d'un passé souvent prestigieux étaient devenues statiques. A cette époque, les niveaux techniques, scientifiques et culturels du Moyen Orient, de l'Inde ou de la Chine, pour ne parler que de ceux-là, étaient incontestablement plus élevés que ceux des pays de l'Europe occidentale. La supériorité matérielle de l'Europe ne se manifestera que beaucoup plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement de la Révolution Industrielle. Les premiers contacts entre ces différentes civilisations firent surgir dans les pays colonisés nombre de difficultés qui ne peuvent être imputées, ni à leur position en zone tropicale ou subtropicale, ni à leurs caractéristiques raciales, ni même à leurs religions orientées vers l'indifférence, sinon le mépris, envers les biens matériels. Sciemment ou inconsciemment, la colonisation a provoqué la destruction des structures traditionnelles de la société colonisée, la ruine de l'artisanat et l'apparition d'échanges inégaux imposés par la domination politique directe ou indirecte du colonisateur. Ces échanges répondaient aux préoccupations du Pacte Colonial qui n'a pas disparu aujourd'hui dans les faits.

Mais l'atout majeur des colonisateurs fut la Révolution Industrielle qui s'est produite à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe Occidentale et au courant du XIX<sup>e</sup> siècle en Amérique du Nord. Pour des raisons internes, propres à chaque pays colonisé, cette révolution industrielle n'a pas affecté le Tiers Monde qui avait cependant, dans beaucoup de cas, une avance technique considérable sur l'Occident. Toutefois, le succès des colonisateurs européens a moins dépendu de leur puissance matérielle que de la faiblesse interne des sociétés avec lesquelles ils sont entrés en contact et surtout de la collaboration que leur apportèrent un certain nombre de membres de l'aristocratie locale. Dans toutes leurs possessions, les colonisateurs ont trouvé, sur place, des notables autochtones, qui se sont, d'emblée, ralliés à leur cause, pour pouvoir

bénéficier des changements apportés dans les rapports sociaux par la colonisation: appropriation individuelle de la terre, subordination et asservissement du pays aux grands propriétaires fonciers.

Les minorités privilégiées, que l'on rencontre aujourd'hui dans la quasi totalité des pays du Tiers Monde, sont les descendants directs des collaborateurs de la période coloniale; elles ont renforcé leur puissance en ajoutant à leurs pouvoirs féodaux la possession d'importants capitaux. Ce sont elles qui produisent les denrées d'exportation et qui se sont arrogées le monopole fructueux de la distribution des produits importés. Les pouvoirs exorbitants de ces minorités leur permettent d'opérer un énorme prélèvement sur les richesses du pays, s'opposant ainsi au développement d'une économie nationale, moderne et hautement productive. La disparition de ces minorités privilégiées est la condition *sine qua non* de tout développement; seule elle permettra la mise en application de réformes internes et la disparition de l'impérialisme économique étranger, libérant ainsi les forces vives des pays sous-développés.

### La situation présente dans le Tiers Monde

Il convient tout d'abord d'exclure du Tiers Monde les pays qui se sont libérés de la tutelle économique étrangère et de ses contradictions économiques, sociales et culturelles. Dans ces pays, les travailleurs, qui n'avaient à monnayer que la force de leurs bras, mais qui subissaient les contraintes et les risques inhérents à une économie de subsistance, se sont révoltés et ont pris en main leur destinée. On a vu ainsi naître, et vaincre, des mouvements révolutionnaires qui ont fait passer au socialisme un nombre grandissant de pays sous-développés. Ce passage s'est opéré dans la plupart des cas par la révolte ouverte, la guerre civile ou à la faveur d'une guerre internationale. Ce fut un combat pour plus de justice, pour plus de liberté et une lutte contre l'exploitation économique. Les pays

socialistes du Tiers Monde ne sont plus aujourd'hui *stricto sensu* des pays sous-développés; ils se sont débarrassés de la tutelle étrangère et ont pris le contrôle de la plupart des processus qui caractérisaient leur sous-développement: état sanitaire, éducation, emploi, croissance démographique, industrialisation, etc...

Par contre, les autres pays du Tiers Monde, ceux qui n'ont pas réussi à se libérer des contradictions de l'économie capitaliste, sont restés dépendants. L'Inde, avec ses grandes propriétés foncières, la Malaisie, avec ses plantations capitalistes, et l'Amérique Latine, avec ses grandes exploitations agropatronales, en sont des exemples. Ces contradictions, qui se sont développées lentement, ont amené une intervention croissante de l'Etat national, puis des institutions internationales, et enfin, stade ultime et actuel, des grandes firmes transnationales. Ces interventions ont introduit une stricte économie de marché, des politiques de planification et se sont accompagnées, le plus souvent, d'une sévère répression policière visant au maintien de l'ordre et à la sauvegarde des intérêts de la minorité privilégiée et du capitalisme international. Dans son ouvrage récent sur "La Géographie du Sous-développement", le géographe Yves Lacoste (2) a montré, avec beaucoup de clarté, le déroulement de cette évolution. Il a souligné que ces politiques ont été mises en application dans les grandes villes et leurs abords immédiats, dans les zones portuaires, les régions de plantation ou d'agriculture intensive et dans les périmètres miniers. Il s'est ainsi créé, au sein des pays sous-développés, un dualisme économique confrontant un secteur moderne, sorte d'excroissance étrangère se nourrissant des ressources du pays, et un secteur traditionnel à faible productivité et dépourvu de tout dynamisme. Les liens de subordination qui unissaient autrefois les pays colonisés aux pays colonisateurs n'ont pas disparu; ils se sont simplement transformés. Par l'intermédiaire de gouvernants corrompus, monnayant leur autorité, et de classes dirigean-

tes avides, les grandes puissances manoeuvrent pour s'assurer des bases et des points d'appui stratégiques sur toute la surface du globe, (Diego Garcia, Masirah, Socotora pour ne citer que les plus récents), pour s'approvisionner en produits énergétiques et en matières premières indispensables à leur économie et pour susciter l'accession au pouvoir de régimes politiques à leur dévotion. Une telle politique permet, tant aux Etats-Unis qu'à l'Union Soviétique de maintenir "l'équilibre de la terreur" sur lequel est basée une coexistence que l'on dit, non sans quelque sinistre ironie, pacifique.

Jusqu'à une date récente, la politique hégémonique des deux grandes puissances s'exerçait par la violence; la guerre du Vietnam semble en devoir être le dernier exemple. Cette politique est poursuivie aujourd'hui d'une façon beaucoup plus subtile par le truchement des firmes transnationales. Philippe Laurent, S.J. soulignait dans un article récent (3) que l'action politique de ces sociétés est une question brûlante. Il écrivait: "le code sur les S.T. (en élaboration) comportera plusieurs paragraphes à ce sujet, entrant dans des précisions concernant la corruption des fonctionnaires ou d'hommes politiques pour obtenir des marchés, le financement de groupes politiques au moment de campagnes électorales, l'introduction d'anciens hommes politiques dans les conseils d'administration..." Pour certains, la volonté d'action politique des sociétés transnationales ne fait pas de doute et ils la dénoncent avec vigueur. Dans une déclaration faite en France, en mars 1975, par Dom Helder Camara, archevêque de Recife, l'éminent prélat déclarait:

Il n'est pas contestable, à mon sens, que dans le Tiers Monde, les sociétés multinationales n'hésitent pas à aider, par tous les moyens possibles et imaginables, au maintien des dictatures qui les accueillent, les comprennent et les appuient. Elles n'hésitent pas non plus à agir pour empêcher l'investiture de gouvernements qui pourraient leur créer des problèmes. Lorsque des gouvernements qui leur sont hostiles sont au pouvoir, elles font

tout pour les renverser. Mais, évidemment, leur action s'abrite sous les grands mots intouchables de sécurité nationale, de paix mondiale, et, dans les pays chrétiens, de sauvegarde des principes chrétiens.

## Les nouvelles classes sociales

Le Président de la République du Sénégal, Léopold Senghor, faisait remarquer, il y a quelques années, que la lutte des classes n'existait plus seulement dans les structures internes d'un Etat, mais qu'elles s'étaient transposées, à l'échelle planétaire, entre les nations. Nous voyons en effet aujourd'hui des Etats hégémoniques qui imposent leurs décisions politiques, économiques, sociales et culturelles, au reste du monde, soit directement, soit par l'intermédiaire des firmes transnationales agissant sous leur égide. Ces puissances, en l'espèce les Etats-Unis et l'Union Soviétique, sont responsables du bipolarisme politique qui régit désormais les relations internationales. Immédiatement au-dessous, se trouvent les états "vassaux", développés économiquement, mais devenus dépendants des puissances hégémoniques. Ce sont, en particulier, les états de l'Europe Occidentale que les Chinois désignent sous le nom de "Second Monde". Enfin, la troisième classe est constituée par les pays sous-développés gravitant dans l'orbite capitaliste et se trouvant aujourd'hui dans une situation socio-économique de misère; ce sont les premières victimes de la crise économique.

Dans un petit ouvrage au nom évocateur, *Le Pillage du Tiers Monde* (4), l'économiste Pierre Jalée a montré par quels mécanismes le Tiers Monde est aujourd'hui exploité par les pays développés. C'est tout d'abord la pratique de l'échange inégal qui permet aux pays développés, dans le cadre du commerce international, de se procurer à bas prix les ressources énergétiques et les matières premières dont leur économie a un pressant besoin et de vendre, à prix élevé, les produits de leur industrie. C'est aussi grâce à

l'inégalité des niveaux de salaire que les firmes transnationales peuvent bénéficier de coûts de production très bas et réaliser des super-bénéfices dans les usines qu'elles ont installées dans les pays du Tiers Monde; bénéfices qui ne sont pas investis dans les pays de production mais transférés à l'étranger. Cette exploitation se pratique également sous le couvert de l'aide internationale accordée sous forme de prêts, ou de dons, d'accords commerciaux, plus ou moins léonins, et de conditions privilégiées d'investissement. Nous signalerons en passant le scandale de la fourniture d'armements ayant pour but de renforcer la puissance militaire des régimes dictatoriaux et de constituer en même temps un précieux débouché pour les industries des pays fournisseurs. Il suffira de remarquer que les fabrications d'armement se sont élevées, en 1976, à 340 milliards de dollars, alors que les 3/4 de l'humanité sont dans un état avancé de sous-alimentation, de malnutrition et de misère physiologique. Il y a là un véritable crime contre l'humanité!

La persistance du sous-développement est grosse de dangers; l'injustice profonde qu'elle constitue est génératrice d'une situation explosive qui menace la paix. Sa Sainteté le pape Paul VI n'a pas hésité à le proclamer à la face du monde lorsqu'il a dit, à la tribune des Nations Unies, il y a quelques années: "Le développement est le nouveau nom de la paix." Dans un document récent le Directeur de l'Agence Canadienne pour le Développement International donnait cet avertissement:

Il reste peu de choix possibles, ou bien l'ordre international sera l'objet d'une restructuration qui réduira l'écart entre pays industrialisés et pays en voie de développement, ou bien l'humanité s'engage dans une voie où il deviendra de plus en plus difficile d'éviter les confrontations violentes.

L'opinion publique doit se rendre compte des réalités tragiques du Tiers Monde et de l'impérieuse nécessité de mettre un terme aux maux chroniques dont il souffre et dont les pays développés sont, dans

une large mesure, responsables. Il ne s'agit plus aujourd'hui de charité; il ne s'agit pas davantage de justifier, aux yeux de l'opinion publique, l'attribution à l'aide internationale d'une fraction non négligeable des ressources de l'Etat qui s'élève annuellement, en ce qui concerne le Canada, à près d'un milliard de dollars; il s'agit de réparer une injustice, de faire disparaître d'injustifiables inégalités. La voie pour y parvenir est des plus malaisées; on pourrait envisager, comme premières mesures, de réorganiser le marché des matières premières, procéder à des réformes agraires, améliorer les termes de l'échange et procéder à de profondes transformations sociales, afin de développer l'économie nationale des pays sous-développés.

A notre avis, l'approche des problèmes des pays du Tiers Monde doit être, avant tout, humaine avant que d'être matérielle; la formation et l'action des hommes sont plus importantes que l'aide monétaire ou le transfert de technologie; en tout cas, elles devraient les précéder, afin que ces dernières puissent porter tous leurs fruits. Nous devons tout d'abord nous convaincre que les peuples du Tiers Monde ne nous sont nullement inférieurs; ayant confondu progrès matériel et civilisation, nous n'avons pas pris conscience que dans tous les domaines — et les exemples abondent — la plupart des peuples soi-disant sous-développés furent, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, aussi ou plus avancés que nous. Par ailleurs, les peuples du Tiers Monde sont nos frères au plein sens du terme, car ils sont, comme disait le Mahatma Gandhi des intouchables, comme nous des créatures de Dieu. Comme nous, ils naissent, vivent, meurent, travaillent, aiment, souffrent, mais traduisent simplement leurs joies et leurs souffrances d'une manière différente. Comme nous, ils sont aux prises avec les multiples problèmes de la vie quotidienne et sont en droit de pouvoir les résoudre dans la justice et la dignité. Il n'y a aucune raison valable pour qu'ils soient victimes des plus criantes injustices et qu'ils paient de leur misère notre haut niveau de vie. Nos

rapports avec eux doivent être basés sur un échange, juste et équilibré, non seulement de marchandises et de produits, mais aussi d'idées et de sentiments. Sur le plan moral et spirituel, les peuples du Tiers Monde ont beaucoup à nous apporter; ils peuvent nous réapprendre certains comportements que notre société de consommation nous a fait oublier: amour du prochain, tolérance, respect des idées d'autrui, amour et respect de la nature, sens de la communauté, respect de l'âge et de l'autorité, modestie dans nos besoins, politesse, dignité, maîtrise de soi... En un mot ils peuvent nous apprendre un certain humanisme et une certaine sagesse de la vie.

### La fin de notre civilisation

Après la première guerre mondiale, Paul Valéry, effrayé des horreurs dont il avait été le témoin, prononçait cette parole célèbre, sonnant comme un glas: "Nous autres civilisations, nous savons que nous sommes mortelles." La dernière guerre mondiale, avec la sinistre apothéose de la bombe atomique, n'a pas entraîné la disparition de notre civilisation, toutefois les dangers qui la menacent aujourd'hui ne sauraient être sous-estimés. Pour la première fois dans l'histoire, les plus intelligents et les plus clairvoyants des représentants de notre système capitaliste avouent publiquement qu'ils nous conduisent à la catastrophe, car jamais une société humaine n'a perdu, comme la nôtre, le contrôle de sa démographie, de sa technologie et de son système de consommation. Pour arrêter ce processus de dégradation, il faut harmoniser le développement de toutes les sociétés humaines. Nous ne pourrions y parvenir qu'en nous imposant une série de contraintes et de privations. Il est indispensable, et ce dans le moindre délai, d'arrêter l'explosion démographique qui accentue la misère, les maladies de carence économique, le gaspillage et la pollution; il faut freiner la croissance économique, ralentir une production industrielle effrénée, dévoreuse de ressources et mettre un terme à la fabrication des arme-

ments inutiles et dangereux; il faut diminuer la consommation d'énergie et de matières premières non renouvelables et recycler les ressources rares; il faut arrêter le gaspillage des richesses minérales, la dégradation des sols, lutter contre la pollution de l'air, de la terre et des eaux et protéger ce qui nous reste d'espaces naturels avec leur flore et leur faune et notamment les océans, dont l'océanographe Pierre Cousteau disait récemment, qu'ils n'ont plus que pour vingt-cinq ans de vie!

Si nous ne nous exécutons pas de bonne grâce, nous y serons contraints par les pays du Tiers Monde qui seront un jour acculés à la révolte par suite de notre égoïsme de peuples nantis et repus. Les pays dominés ont commencé à s'associer entre eux afin de constituer un front commun en vue de revaloriser leurs ressources (quadruplement du prix du pétrole), de rechercher, sinon l'annulation, du moins l'aménagement de leurs dettes, qui s'élevaient déjà en 1971 à 79.218 millions de dollars et qui n'ont fait que s'accroître depuis (elles atteindraient aujourd'hui 200 milliards) et enfin de nationaliser leurs ressources naturelles et les entreprises qui les exploitent.

Pour que l'humanité puisse faire face à ce défi, il est indispensable de changer les mentalités, de créer un homme nouveau, en lui inculquant une autre morale, une nouvelle foi en l'homme et en la nature dont dépend sa survie. Le temps presse car les maux dont souffre notre société empirent chaque jour par suite de l'accroissement de la population, du chômage et de l'inflation qui en sont la conséquence. Les évaluations les plus conservatrices des démographes des Nations Unies nous disent que la population mondiale doublera en moins de 35 ans et atteindra 8 milliards en l'an 2010; les  $\frac{3}{4}$  appartiendront au Tiers Monde. Il nous faudra donc, d'ici là, doubler la production agricole et industrielle, l'énergie disponible, le nombre de logements, d'écoles, d'hôpitaux, des moyens de transport... cela paraît impossible, quelle que soit l'ampleur du progrès scientifique.

Il est donc impérieux de susciter dès maintenant chez les hommes et les femmes de ce monde l'acceptation volontaire des sacrifices nécessaires à une nouvelle conception de la vie. Il faut changer notre mode d'existence, nous débarrasser de l'immonde tyrannie de l'argent et du profit et conférer à notre vie une nouvelle dimension basée sur des valeurs morales et spirituelles. Il nous faut bâtir une société nouvelle, plus modeste, en harmonie avec la nature, où les inégalités entre les hommes seront atténuées, où la fraternité et la solidarité ne seront pas de vains mots; il nous faut réduire volontairement notre consommation pour éviter le gaspillage et l'épuisement des ressources et répartir celles qui seront ainsi réduites disponibles entre les "Damnés de la Terre" comme les appelait Frantz Fanon (5). Enfin, il faut mettre un terme à la domination des pays pauvres par les pays riches et leurs alliés, les minorités privilégiées qui, par la corruption et les pots-de-vin, prélèvent une part démesurée des ressources nationales des pays dominés.

Nous sommes parfaitement conscient que les solutions préconisées ci-dessus pour résoudre les problèmes du sous-développement, paraîtront utopiques à beaucoup d'esprits; il n'y a pas d'autre alternative si nous voulons éviter la disparition de notre civilisation. Aussi bien acquiesçons-nous sans réserves à ce solennel avertissement lancé par l'agronome français René Dumont:

"Désormais c'est l'utopie ou la mort" (6).

(1). Pierre Moussa, *Les Nations Proletaires*, Presses Universitaires de France, Paris, 1959.

(2). Yves Lacoste, *Géographie du Sous-développement*, Presses Universitaires de France, Paris, 1976.

(3). Philippe Laurent S.J., *Le rôle des firmes transnationales*, Le Monde Diplomatique, Mars 1977.

(4). Pierre Jâlée, *Le pillage du Tiers Monde*, Petite Collection Maspéro, Paris, 1975.

(5). Frantz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, Cahiers Libres, François Maspéro, Paris, 1967.

(6). René Dumont, *L'utopie ou la Mort*, Le Seuil, Paris, 1973.

# Alcoolisme

## III- Une méthode de relèvement

par Rolland Boyle

Présentement, une seule organisation, celle des *Alcooliques anonymes*, peut proclamer une réussite massive dans le relèvement et la rééducation des alcooliques proprement dits au moyen de ce qu'ils appellent les *douze étapes*: 50% des alcooliques qui entrent dans le mouvement des Alcooliques anonymes persévèrent et ne retouchent plus à l'alcool. Parmi les autres, encore la moitié cessent définitivement de boire après une ou quelques rechutes, rechutes d'une heure ou de quelques mois, parfois même de quelques années; donc 75% ne boivent plus jamais. Le dernier quart est constitué soit de malades mentaux, soit de gens qui n'ont pas saisi le sens du programme proposé et ne l'ont pas assimilé. Ces résultats sont confirmés par ceux obtenus dans les cliniques pour alcooliques où l'on joint au traitement médical la thérapie des douze étapes.

Soixante-quinze pour cent de succès au lieu de deux ou trois pour cent obtenus par d'autres cures! Résultat impressionnant si l'on considère que tous les membres des Alcooliques anonymes furent des al-

cooliques très actifs, experts dans leur genre et récidivistes indomptés.

Cette méthode n'est ni infaillible, ni unique: bien d'autres modes de traitement existent et produisent des fruits excellents, et les Alcooliques anonymes eux-mêmes ne prétendent pas atteindre tous les alcooliques. "Nous avons rarement vu faillir à la tâche celui qui s'est engagé à fond dans la même voie que nous. Ceux qui ne se réhabilitent pas sont les gens qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'adonner complètement à ce simple programme; ce sont, d'habitude, des hommes et des femmes qui, par leur constitution, sont incapables d'être honnêtes envers eux-mêmes. Il y en a de ces malheureux. Ce n'est pas leur faute: ils semblent nés ainsi. Ils sont naturellement incapables de saisir et de développer une façon de vivre qui demande une rigoureuse honnêteté. Leur chance de réussir est mince. Il y a aussi ceux qui souffrent de graves désordres émotifs ou mentaux; mais plusieurs d'entre eux se rétablissent s'ils ont de l'honnêteté." (*Alcooliques anonymes*, p. 78)

Le succès indéniable que remportent les Alcooliques anonymes oblige à réfléchir. Chez eux, ni remède magique ou charlatanisme, ni réclame tapageuse ou cure spectaculaire. Selon leur onzième *tradition*, leur propagande repose sur l'attrait qu'exerce leur action individuelle. Ils gardent l'anonymat quand ils se servent de la presse ou de la radio, du cinéma ou de la télévision.

Aucun mystère dans leur doctrine, qui tient en moins de cinquante lignes, sous forme de suggestions divisées en douze *étapes* et douze *traditions*. Les douze étapes orientent le relèvement progressif de l'alcoolique; les douze traditions maintiennent le fonctionnement des groupes. Le tout s'achève dans une prière, le *Notre Père*, et une devise: "Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'accepter avec sérénité les choses inévitables, le courage d'agir sur celles que je peux changer et la sagesse de distinguer les unes et les autres." Quelques *slogans* rappellent les vertus nécessaires pour rester sobre: sincérité, honnêteté, humilité et tolérance; on se répète: "Petit train va loin", ou "Penser et réfléchir", ou "Vivre et laisser vivre".

Pour devenir membre d'un groupe, peu de conditions requises: être alcoolique et avoir le désir sincère de ne plus boire. Ni frais d'initiation, ni cotisation: ça ne coûte rien pour devenir sobre et le demeurer. Pour acquitter les dépenses ordinaires de location, d'écriture et d'entretien d'un secrétariat, nulle contribution n'est acceptée des étrangers. A chaque assemblée, on passe le chapeau: donne qui veut et ce qu'il veut. Comment, alors, expliquer leur succès?

---

### **Le secret du succès: une méthode**

---

Toute la méthode de relèvement des Alcooliques anonymes repose sur un fait scientifiquement établi: *l'alcoolisme est une maladie, progressive et incurable, qui atteint l'homme tout entier.* C'est une allergie de l'organisme, doublée d'une obsession de l'esprit. Pour l'alcoolique, le problème n'est pas de renoncer à boire, mais de renoncer *pour de bon* et de se maintenir sobre avec sérénité.

Les Alcooliques anonymes font

---

***Une personne spirituelle accomplit tout simplement son devoir d'état à temps, de son mieux; elle puise sa lumière et son énergie en Dieu par la prière humble et la méditation; elle attend de Dieu le succès.***

---

porter tout leur effort sur la maîtrise de la soif. Dans l'état actuel de la science, ils savent que si l'on est allergique à l'alcool, on est alcoolique pour la vie. Les Alcooliques anonymes ne guérissent pas l'alcoolique de son allergie. Ils ne cherchent même pas à se libérer de l'allergie, à rendre la modération possible – cette modération constituerait la guérison; mais elle n'est pas possible dans le moment –; ils s'appliquent par leur thérapie de groupe à libérer l'alcoolique de l'*obsession* qui le porte à boire. Le but visé est la sobriété sereine; c'est elle qui inspire leur programme de thérapie collective, programme vraiment spirituel dont nous allons voir les grandes lignes.

L'obsession ne mine pas seulement la victime, mais, par réaction et par répulsion, étreint progressivement tous les membres de la famille: elle fait l'unité invisible de leur vie: chez l'alcoolique, obsession par attrait et par besoin; chez les membres de la famille, obsession par peur et par répulsion.

L'on comprend, dès lors, que le programme des Alcooliques anonymes par la thérapie de groupe, efficace pour libérer l'alcoolique de son obsession, puisse aussi libérer les épouses et les enfants d'alcooliques de leur obsession par répulsion et par peur. C'est pour cette raison que le programme des douze étapes peut s'appliquer avec le même rendement aux trois groupes d'obsédés: les alcooliques par les Alcooliques anonymes; les conjoints et parents d'alcooliques par les groupes familiaux Al-Anon; les enfants d'alcooliques par les Al-Ateens.

La méthode des douze étapes puise son efficacité pour les trois groupes dans le fait qu'elle est un programme spirituel uniquement centré sur la destruction de l'obsession.

---

### **Les douze étapes**

---

Voici les étapes du relèvement progressif de l'alcoolique qui ont été suivies par les alcooliques rétablis et qui sont suggérées comme programme de rétablissement:

1– Nous avons admis que nous étions impuissants devant l'alcool, – que nous avons perdu la maîtrise de nos vies.

2– Nous en sommes venus à croire qu'une Puissance supérieure à nous-mêmes pourrait nous rendre la raison.

3– Nous avons décidé de confier

notre volonté et nos vies aux soins de Dieu *tel que nous Le concevions.*

4– Nous avons courageusement procédé à un inventaire moral, minutieux de nous-mêmes.

5– Nous avons avoué à Dieu, à nous-mêmes et à un autre être humain la nature exacte de nos torts.

6– Nous avons pleinement consenti à ce que Dieu éliminât tous ces défauts de caractère.

7– Nous Lui avons humblement demandé de faire disparaître nos déficiences.

8– Nous avons dressé une liste de toutes les personnes que nous avions lésées et nous avons résolu de leur faire amende honorable.

9– Nous avons réparé nos torts directement envers ces personnes, partout où c'était possible, sauf lorsqu'en ce faisant nous pouvions leur nuire ou faire tort à d'autres.

10– Nous avons poursuivi notre inventaire personnel et promptement admis nos torts dès que nous nous en sommes aperçus.

11– Nous avons cherché par la prière et la méditation à améliorer notre contact conscient avec Dieu tel que nous Le concevions, Le priant seulement pour connaître Sa volonté à notre égard et pour obtenir la force de l'exécuter.

12– Comme résultat de ces étapes, nous avons connu un réveil spirituel, nous avons alors essayé de transmettre ce message aux alcooliques et de mettre en pratique ces principes dans tous les domaines de notre vie.

---

### **Le spirituel**

---

Pour bien comprendre le programme des Alcooliques anonymes, il faut à tout prix connaître la véritable nature de la spiritualité. Un grand nombre de membres éprouvent beaucoup de difficultés avec ce qu'ils appellent le "côté spirituel", "l'angle spirituel" du programme des douze étapes parce qu'ils se font de la spiritualité une image étreiquée et contrefaite.

Chez un grand nombre, ce mot "spirituel" évoque et signifie dans leur esprit interminables prières,

faces longues, isolement, austérité inhumaine, démarche affectée et fuyante, critiques aigres-douces, tristesse, pessimisme, etc... Rien n'est plus opposé à la vérité. Au contraire, un homme vraiment spirituel est un saint, et un saint est un être très humain, parce qu'il bâtit sa vie entière et établit chacune de ses actions selon la volonté de Dieu et non d'après les aberrations de son esprit et les caprices de sa fantaisie. Les femmes et les hommes spirituels sont heureux – ils n'éprouvent aucun conflit – parce que leur volonté est entraînée à se soumettre toujours à la volonté de Dieu. "Un saint triste est un triste saint!" "Seigneur, délivrez-nous des saints tristes!" disait sainte Thérèse d'Avila. Les personnes spirituelles sont des personnes normales, tandis que les traits grotesques des personnages évoqués plus haut tiennent tout simplement de la singerie et de la caricature de la spiritualité. Une personne spirituelle accomplit tout simplement son devoir d'état à temps, de son mieux; elle puise sa lumière et son énergie en Dieu par la prière humble et la méditation; elle attend de Dieu le succès. Qu'elle prie, mange, travaille, joue ou dorme, elle fait tout pour l'honneur et la gloire de Dieu et ainsi loue Dieu en accomplissant Sa volonté.

D'autres tirent leur fausse représentation de la spiritualité et de la sainteté des images et des statues des saints. Pour signifier leur sainteté, ils sont d'ordinaire dépeints dans une attitude qui symbolise leur vocation. Mais il ne faut pas conclure de là qu'ils ont passé toute leur vie dans cette pose. Imagine-t-on saint Joseph passer sa vie entière avec un lys dans une main et l'Enfant-Jésus dans l'autre bras. Le lys signifie tout simplement sa chasteté perpétuelle comme l'Enfant-Jésus désigne son rôle de protecteur du Fils de Dieu. Saint Joseph était un charpentier, et comme tel il avait à travailler chaque jour pour subvenir aux besoins de Marie et de Jésus. Il avait à faire face à toutes les difficultés de la vie, comme tous les autres hommes. Il a ri, pleuré, mangé, dormi, causé avec ses amis, souffert et est mort, comme tout le monde. Mais il a accompli chacun

de ses actes comme Dieu les voulait, et c'est ce qui a fait de lui un saint.

---

### Le "côté spirituel"!

---

Avec cette idée de la spiritualité et de la sainteté dans l'esprit, nous pouvons facilement comprendre que cette expression si souvent employée par certains membres: "angle spirituel" ou "côté spirituel" est fausse: il y a maladresse. "Côté spi-

---

***Le meilleur raccourci pour atteindre l'humilité, c'est l'humiliation. Nous nous rapprochons le plus de Dieu, non par nos exploits glorieux, mais par nos échecs les plus humiliants.***

---

rituel"!! mais tout le programme est spirituel!

Aussi, ceux qui dénigrent le "spirituel" ou qui avouent si naïvement tout accepter du programme, sauf le "côté spirituel", ignorent d'une façon déplorable et pitoyable, très dommageable pour eux-mêmes et souvent pour un bon nombre de leurs auditeurs, la signification même du mot spiritualité et son application dans le programme des Alcooliques anonymes. Leur affirmation est une contradiction dans les termes: il suffit de relire attentivement les douze étapes pour s'en rendre compte à l'évidence.

Que reste-t-il du programme si nous éliminons toutes les étapes où il est question de spirituel? A la rigueur, il ne reste que la première étape: "Nous avons admis que nous étions impuissants devant l'alcool – que nous avons perdu la maîtrise de nos vies". Il n'y a rien de bien spirituel dans cet aveu arraché à n'importe quel sôlon au lendemain d'une cuite, quand il se retrouve dans un pétrin qui fait son désespoir.

---

### Spiritualité et religion

---

Ce refus du "côté spirituel" d'ordinaire prend sa source dans la con-

fusion entre spiritualité et l'appartenance active à une confession religieuse déterminée: catholique, protestante, juive ou autre. Fait indéniable, le programme des Alcooliques anonymes contient des éléments de religion. Le mouvement encourage ses membres à se tourner vers Dieu tel qu'ils Le conçoivent et à compter sur son aide. Voilà, certes, des éléments de religion naturelle, éléments que les catholiques interpréteront en termes de grâce et de vie surnaturelle. La dépendance

de Dieu constitue l'essence même de toute religion. Cette dépendance est aussi le fondement même du programme des Alcooliques anonymes et les notions spirituelles qu'on y trouve trahissent de toute évidence les origines chrétiennes du mouvement. Mais, par contre, dans l'élaboration de leur programme, ils évitent toute trace de religion organisée ou confessionnelle. Pour éviter toute confusion avec une confession religieuse déterminée, les membres ne parlent jamais du "côté religieux" du programme ou de "ses éléments religieux"; ils emploient plutôt l'expression: le "côté spirituel" du programme. Ils ne proposent aucune théologie officielle et ne défendent aucun système de pensée, mais offrent aux alcooliques désireux de cesser de boire le *traitement d'une maladie*. L'alcoolisme, de sa nature, n'est pas confessionnel et le traitement non plus: il n'y a pas d'alcoolisme catholique, protestant ou juif, mais de l'alcoolisme tout court. La seule proposition théologique que l'on retrouve dans la littérature plus ou moins officielle des Alcooliques anonymes se réduit à ceci: les alcooliques devraient se confier à Dieu tel qu'ils Le conçoivent, accepter Son aide et faire Sa volonté. Cet infime contenu théolo-

gique constitue l'essence même de toute religion et la base même du traitement proposé par les Alcoolistes anonymes.

---

## Programme d'action

---

Les douze étapes constituent un programme d'exercices spirituels éminemment pratiques basés sur ce minimum de théologie: les Alcoolistes anonymes, loin de pousser à l'indifférence religieuse – comme c'est le cas pour les sociétés neutres – encouragent leurs membres à pratiquer leur religion le mieux possible; le programme est le moyen utilisé pour enlever l'obstacle à la pratique religieuse... l'alcool.

De fait, des milliers de catholiques sont revenus à la pratique religieuse grâce aux Alcoolistes anonymes. Parfois, certains membres remplaceront la pratique de leur religion par le programme des douze étapes: ils font alors fausse route: le programme des Alcoolistes anonymes est le *traitement d'une maladie* et non une religion ou une forme de pratique religieuse. Un bon nombre de membres, à cause de situations matrimoniales malheureuses, ne pratiquent plus et ne peuvent s'approcher des sacrements. Plusieurs d'entre eux trouvent alors certaines consolations de la religion par leur appartenance au mouvement. Mais c'est leur mariage gâché et non les Alcoolistes anonymes qui les empêche de vivre selon leur foi. D'autres, au cours de leurs années de beuveries, ont perdu la foi et sont devenus incroyants et agnostiques. La plupart d'entre eux, l'immense majorité de fait, grâce à leur sobriété recouvrée, reviennent à une vie de foi. Mais, ... ils ne reviennent pas tous. Même dans ce dernier cas, il vaut encore mieux traiter avec un incroyant ou agnostique sobre. Les chances de conversion sont plus grandes qu'avec un agnostique ivre.

---

## Le dynamisme de l'humilité

---

L'explication la plus profonde du dynamisme des Alcoolistes anonymes, c'est la puissance de Dieu que

l'Écriture Sainte promet aux humbles. L'humilité est une vue juste de l'esprit et une attitude de la volonté en ce qui me concerne: c'est, avec le secours de la grâce divine, remplir mon rôle; mais ne pas chercher à remplir celui de Dieu: cet ordre est facile à retenir par le mot anglais "HUMILITY"! Les deux premières syllabes "you" – "me" indiquent clairement la hiérarchie; "you" – Dieu; "me" moi: "you" est avant "me". L'orgueil intervertit l'ordre et ça devient "Me-yow"! Pas étonnant que tout grince!

Le meilleur raccourci pour atteindre l'humilité, c'est l'humiliation. Nous nous rapprochons le plus de Dieu, non par nos exploits glorieux, mais par nos échecs les plus humiliants. Cette découverte des Alcoolistes anonymes est un écho de l'enseignement chrétien traditionnel. Nous nous rapprochons le plus de Dieu, là où Lui-même se rapproche le plus de nous. Le chrétien sent bien que le contact direct avec Dieu le plus palpable n'est pas par l'indivisible et invisible Trinité, mais par l'Homme-Dieu, le Christ visible et aimable. Non pas le Christ triomphant, mais le Christ humilié, bafoué; le Christ angoissé, se sentant bien seul, découragé, instable, le Christ de l'agonie et de la Passion; le Christ qui a *soif*, le Christ de la messe, mémorial de sa Passion. Dieu ne pouvait descendre plus bas; Il ne pouvait se rapprocher plus de nous: Il s'est fait pécheur à ma place et, par l'Eucharistie, ma nourriture!

Entre les humiliations de l'Homme-Dieu et les nôtres, saint Paul établit un lien. "J'achève, dit-il, par mes souffrances ce qui manque à la Passion du Christ." Cette participation aux souffrances motivées de l'Homme-Dieu donne leur raison d'être aux étapes 6 et 7 des Alcoolistes anonymes. Étapes qui font le partage entre les novices et ceux qui deviennent adultes dans le mouvement et qui sont probablement les expériences spirituelles les plus profondes de tout le programme.

La sixième étape va bien au-delà d'une acceptation partielle de l'humiliation. Elle comporte un plein consentement: "Nous avons *plinement* consenti..." La septième étape dépasse de beaucoup l'accepta-

tion purement passive de la souffrance humiliante: elle comporte la demande active pour les souffrances impliquées dans la disparition de nos déficiences.

Ces étapes sont d'une austérité décourageante, à moins que le Dieu de la troisième étape n'ait aussi souffert et n'ait donné une valeur rédemptrice aux étapes 6, 7, 8 et 9. Si la troisième étape me conduit vraiment au Christ souffrant, dès lors, le motif et la méthode de sa souffrance deviennent miens. La sixième et la septième étapes vont bien au-delà de la prière de sérénité. Ces étapes se prieraient ainsi: "Dieu, donnez-moi la grâce *d'aimer* avec sérénité (non seulement d'accepter) les choses que je ne puis changer!"

---

## Les deux agonies

---

Les quatre cavaliers de l'apocalypse alcoolique: désillusion, dépit, dégoût et désespoir, se retrouvent dans l'agonie du Christ au jardin des Oliviers et sur la croix du Golgotha. Comme le Christ à l'agonie et sur la croix, l'alcoolique et sa famille retrouveront la paix et la force dans l'attitude même du Christ: l'acceptation de la volonté de Dieu dans l'épreuve avec la prière même du Christ: "Que votre volonté soit faite et non la mienne!" "Je remets mon âme entre vos mains!"

Admettre et accepter son impuissance devant l'alcool, voilà le premier pas sur la voie du rétablissement pour l'alcoolique. Admettre et accepter son impuissance à guérir son conjoint ou son parent alcoolique, voilà le premier pas vers le bonheur familial. C'est à la suite de son acceptation au jardin des Oliviers que le Christ est réconforté par un ange. Sans l'acceptation de son impuissance à guérir, il est impossible de relever ni l'alcoolique ni sa famille. Ce premier pas fait, les méthodes de thérapie de groupe peuvent alors enlever l'obstacle qui empêche la grâce de faire son oeuvre salutaire et remettre l'alcoolique et sa famille sur la route de la paix et du bonheur!

# La fête des Tentes: pour une spiritualité de l'aventure

par Paul Laporte\*

*"Qui sait si la destruction du temple et le retour à la tente ne se profilent pas à l'horizon."*

Jacques Grand'Maison

La fête des tentes, un camp à caractère spirituel, patronné par l'Association pour la Spiritualité des Jeunes du Québec, a connu ses premières manifestations entre le 21 juin et le 22 août 1976 à la Grotte de Lachute, sous les auspices et avec la collaboration d'une fraternité franciscaine. Une équipe de jeunes adultes en a assuré la réalisation et l'animation. Une communauté provisoire allait ainsi prendre racine sur trois valeurs fondamentales: communauté, prière et accueil.

La vie au camp était scandée par trois temps de prière et diverses activités. L'avant-midi était généralement réservé à la réflexion en atelier tandis que l'après-midi donnait à chacun l'occasion de s'exprimer dans certains travaux pratiques et artistiques. Les soirées étaient retenues assez souvent pour un partage spontané avec une personne-ressource, ou encore, pour laisser libre cours à la fête.

La participation pour une première année a été relativement bonne, compte tenu d'une publicité tardive et du mauvais temps. Il nous fut possible de dénombrer quelque 150 campeurs et pas moins de 600 personnes ayant participé à une rencontre ou une autre.

... et l'expérience se continue!

La fête des tentes est apparue dans une conjoncture sociale et religieuse en profonde mutation: une société perturbée, une église relativement croyante mais "incroyable", une quête de sens fondamentale, un désir profond de "spirituel." De plus, une clientèle de jeunes adultes (18-35 ans) pour qui il est pratiquement impossible de trouver un lieu de rassemblement, n'est pas étrangère à la mise en marche d'un tel projet.

## De l'audience à l'accompagnement

La fête des tentes a jailli d'une intuition apparentée aux traditions vétero et néo-testamentaires.

"Par la foi Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage et il partit ne sachant où il allait. Par la foi il vint séjourner en Terre Promise comme en un pays étranger, y vivant sous des tentes..."

(He. 11, 8-9)

"Je n'ai jamais habité de maison depuis le jour où j'ai fait monter d'Égypte les Israélites jusqu'aujourd'hui, mais j'étais en camp volant sous une tente et un abri."

(2 S. 7, 6)

La longue marche du peuple juif au désert indique avec emphase la nécessité de retrouver et de décapoter les valeurs sous-jacentes à l'itinérance, au nomadisme, voire même au "vagabondage" dans l'Ancien Testament. Aujourd'hui encore les Juifs se souviennent de cette marche mémorable. La célébration de

\* Paul Laporte est étudiant en maîtrise à l'université de Montréal et animateur pour la fête des Tentes.

la fête des Tabernacles, aussi appelée fête des Huttes ou fête des Tentés (Dt. 16,13), nous rappelle qu'Israël habitait pendant huit jours sous la tente afin de garder vivant en sa mémoire le souvenir des quarante années de pérégrination de son peuple au désert. Cette fête commémore notre état d'homme en transit, de pèlerin...

Le Nouveau Testament n'est pas moins étranger à ce que l'on pourrait appeler une spiritualité de l'aventure. Jésus fut inlassablement en mouvement; il est par excellence l'homme du cheminement. Une relecture de l'Évangile avec l'idée d'aventure en tête nous fera découvrir à quel point Jésus est bel et bien cet homme. Le code pénal est éloquent à ce chapitre. Jésus, un individu sans métier avouable, sans domicile fixe, serait considéré comme un hors-la-loi. Or, ce Passionné n'a habituellement pas de "pierre où reposer sa tête". Il ne s'arrête généralement que pour prier son Père. La route est sa compagnie. Impossible de le mettre au pas. Un incurable, un irrécupérable nous appelle sur les sentiers qu'il a déjà battus.

Jésus n'était pas un homme de bureau, il ne recevait jamais en AUDIENCE; il accompagnait tout simplement. Et notre église?... Une ecclésiologie et une théologie se dessinent peut-être à l'horizon. Une porte est entrouverte... Retrouverons-nous le sens profond de l'AVENTURE?

Toujours est-il que le camp spirituel (fête des tentes) est surgi de la conviction, une spiritualité s'en dégageant lentement, que l'homme est "un étranger et un voyageur sur la terre".

### De la maison à la tente

La tente est l'habitat du nomade. C'est pourquoi, avec le désir de marquer notre condition d'errant, la vie au camp se déroulera sous la tente.

La tente épouse la terre et se fonde à nos joies et à nos angoisses. Elle est soumise aux intempéries et aux rigueurs de la vie. Elle est l'expression tangible de la fragilité de nos

existences. Mais, elle peut devenir le lieu de réconfort du sans-abri.

La tente, contrairement à la maison qui peut être habitée ou inhabitée, est inéluctablement le signe de la vie. Quand il y a une tente plantée à quelque part, il y a nécessairement un homme ou une femme à l'intérieur ou dans les parages. Le voyageur qui part se déplace toujours avec sa tente. La maison reste à tout jamais dans un espace déterminé, et ce, de la construction jusqu'aux fouilles archéologiques et longtemps après. Impossible après un certain temps de retrouver la trace d'un campeur. Le vent est passé par là, emportant le souvenir, effaçant l'histoire...

La tente est au déplacement et à l'aventure ce que la maison est à l'emplacement et à la stagnation.

### Refus et désir

La fête des tentes convie à sa table et à sa recherche, le passant, l'itinérant.

L'histoire de la dernière décennie et de l'aujourd'hui de nos sociétés nous montrera peut-être qu'elle fut celle des néo-nomades. Il suffit d'apprécier l'ampleur du mouvement hippie en Amérique du Nord ainsi que l'exode de nombreux jeunes occidentaux vers l'orient pour constater l'importance du fait migratoire. Une nouvelle race de pèlerins, d'aventuriers? Et pourquoi pas...!

Toujours est-il que ce que l'on appelle communément la FUIITE d'une certaine réalité, lève le voile sur un profond REFUS, tandis que la QUETE DE SENS traduite par un DEPART laisse transparaître un profond DESIR. Les aventuriers "des temps qui courent" appartiennent simultanément à cette génération des hommes du REFUS et du DESIR. Ils portent sur eux la cicatrice de ceux qui cherchent la vérité. Des instables chroniques peut-être..., mais ils appartiennent à la FIDELITE!

L'Homme du refus rejette cette société et cette église assises et tranquilles dont le but ultime est

la maximisation d'un profit ou d'un autre, tandis que l'homme du désir aspire à l'authenticité et à la liberté qui ne peuvent se traduire que dans la dynamique de l'aventure.

Une quête spirituelle se fait sentir, une aventure s'amorce...

### Une expérience à poursuivre

L'évaluation du premier camp a été profondément marquée par le désir de poursuivre et de prolonger l'expérience. C'est pourquoi, considérant que le besoin d'un tel camp apparaît évident, le projet de la fête des tentes 1977 dont la préparation est commencée depuis l'automne, se tiendra entre le 24 juin et le 14 août. Une invitation toute spéciale est lancée aux jeunes adultes.

Ensemble, nous explorerons les thèmes suivants:

#### Expérience et vie spirituelle

(24-26 juin)

#### Foi et religion

(27 juin - 3 juillet)

#### Politique et foi

(4-10 juillet)

#### Valeurs humaines et évangéliques

(11-17 juillet)

(18-21 juillet: fermeture du camp)

#### Vie en communion

(22-24 juillet)

#### Le Christ

(25-31 juillet)

#### Prière et intériorité

(1-7 août)

#### Souffrance, joie, miséricorde, espérance

(8-14 août)

Les valeurs de communauté, de prière et d'accueil ont été retenues comme devant façonner l'esprit du camp.

Offrir un lieu de ressourcement, favoriser le dialogue, entreprendre une recherche soutenue quant aux modalités et aux possibilités de vie contemplative aujourd'hui, chercher ensemble un style de vie, contribuer à l'épanouissement personnel de celui qui passe sur notre route, célébrer la mémoire du PASSIONNÉ, tels sont les buts de notre démarche...

# Liban:

## les problèmes restent entiers

par Robert Clément\*

Si le problème du Liban paraît sans issue, c'est que les Libanais n'ont jamais pu répondre, *ensemble*, à la question primordiale, qui conditionne toutes les autres: Quelle est la spécificité du Liban?

Le Liban a toujours été TERRE D'ACCUEIL, TERRE DE REFUGE. Sur son territoire bien exigu, il rassemble non seulement des *chrétiens* de confessions diverses (depuis les maronites, presque 'autochtones' puisque venus au 5ème siècle de la plaine de Homs, jusqu'aux réfugiés du 20ème siècle, les arméniens de Cilicie et les chaldéens de Mésopotamie), mais aussi des *musulmans*, sunnites et chiites, des *druzes*, tout dernièrement des *kurdes*; de plus il est ouvert à *toute la méditerranée* (les "levantins" sont d'origine grecque, italienne, française...). Enfin ce petit pays se trouve englobé dans un ensemble plus vaste dont il partage la langue et, en partie, la culture: le *monde arabe*. N'oublions pas que la civilisation arabe des Ommayyades et des Abbassides doit beaucoup de sa splendeur aux chrétiens (syriens, arméniens, coptes) et aux juifs au milieu desquels elle s'est développée depuis la conquête arabe. Le Liban est toujours resté, surtout par sa population chrétienne, en relation avec le monde médi-

terraneen, donc avec l'Occident grec et latin (les "roumis", les "frangis").

Sous la domination turque, un équilibre s'était peu à peu réalisé entre les diverses populations et les tendances différentes car tous, musulmans "arabes" et chrétiens "arabes" étaient "colonisés par les Turcs". Les étapes de cette coexistence sont jalonnées par les noms d'émirs, les Fakreddine, les Béchir...

En 1943, à la fin du Mandat français, l'indépendance a marqué une nouvelle étape consignée dans le PACTE NATIONAL, accord purement verbal entre les communautés chrétiennes et musulmanes. Il s'agissait de faire surgir une nation spécifique, qui vivrait sur ses propres valeurs, sans recourir à la protection ni des pays arabes musulmans, ni de l'Occident dit chrétien. Le PARI de 1943 a-t-il été tenu? Le problème de la COEXISTENCE des deux communautés socio-religieuses (chrétienne et musulmane) qui veulent garder l'une et l'autre leur caractère propre, a-t-il été résolu?

Certainement pas, ces mois de guerre le montrent clairement. Est-il soluble? Dans quel sens? Telle est la question qu'il faut examiner.

La guerre n'a rien résolu, elle a seulement manifesté que le COMPROMIS de 1943 N'EST PAS VIABLE. Depuis 30 ans, l'immobilisme a marqué la vie politique libanaise: aucune réforme importante n'a pu être envisagée sans provoquer aussitôt une levée de boucliers. Le signe le plus clair de cette situation est la persistance des lea-

ders politiques (chrétiens et musulmans) du temps de l'indépendance. Durant 30 ans, aucun homme vraiment nouveau n'a paru sur la scène politique. Le Président Elias Sarkis est le premier avec son équipe apolitique... Est-ce un présage de changement?

Comment se pose, aujourd'hui, le problème de la COEXISTENCE? Les déclarations politiques qui ont accompagné la guerre peuvent nous éclairer sur ce point? Les chefs dits "islamo-progressistes" (c'est à noter) ne se sont pas entendus sur la forme à donner à l'Etat libanais, en cas de victoire de leur part.

Au début, la GAUCHE (formée surtout de chrétiens et de musulmans chiites) prônait la LAICITE totale, c'est-à-dire l'abolition de l'équilibre confessionnel. Les chrétiens le faisaient par conviction politique, marxiste surtout; les chiites, dont la jeunesse intellectuelle est fortement imprégnée de marxisme, probablement pour la même raison.

Les sunnites semblaient voir dans cette déconfessionnalisation la possibilité d'accéder directement aux charges les plus importantes de l'Etat, celles que le Pacte National réservait aux chrétiens afin de soustraire la politique libanaise à l'influence exclusive de l'Islam. Lorsqu'en novembre '75 la coalition sembla prête de vaincre, brusquement le monde sunnite s'est réveillé, dans la crainte qu'une véritable laïcité ne mette en danger la suprématie islamique... Le Secrétaire de Dar el Fatwa (le "vatican" sunnite), M. Kouatly, se prononça nettement contre la laïcité, pour l'éta-

\* L'auteur, jésuite de la province du Proche-Orient, est professeur au collège de Jambour (Liban).

blissement d'un POUVOIR MUSULMAN.

Du côté chrétien, les Kataëb ont maintes fois rappelé que leur programme contenait, depuis un quart de siècle, la laïcité de l'Etat, mais qu'ils n'avaient jamais pu l'établir à cause de l'opposition des musulmans, en particulier des chefs religieux sunnites.

D'ailleurs, tout au long du conflit, les chefs politiques musulmans ne se sont pas arrachés à la tutelle de leurs chefs religieux: aucun sommet musulman ne s'est tenu sans la présence non seulement des Palestiniens (qui prétendaient pourtant ne pas s'immiscer dans les affaires libanaises) mais aussi du Mufti sunnite, de l'Imam chiite et du Cheikh druze, alors que, de leur côté, les leaders libanais se réunissaient hors de toute présence cléricale (Patriarche ou évêques, le Supérieur des Moines Libanais, en la circonstance, était un chef plus politique ou national que religieux).

Pour les chefs religieux sunnites (au moins eux, le cas de l'Imam chiite, S.E. Moussa Sadr, est plus difficile à préciser), le confessionnalisme semble bien nécessaire tant que le pouvoir politique ne sera pas totalement entre les mains des musulmans. Pour les leaders chrétiens, au contraire, le confessionnalisme n'est acceptable que pour conserver aux chrétiens un rang d'égalité politique avec les musulmans, au cas où la laïcité véritable ne pourrait pas être instaurée...

Pour résumer de façon claire (et peut-être un peu simplifiée) le problème présent:

au milieu d'un monde essentiellement musulman, le Liban, dont une fraction importante de la population est chrétienne, pourra-t-il édifier un système politique capable d'accorder aux chrétiens un rôle politique égal à celui des musulmans dans un Etat musulman? Autrement dit: le fait d'être chrétien au Liban va-t-il, comme dans les autres pays arabes (Egypte, Syrie, Arabie, Libye, Jordanie) être un handicap foncier pour les citoyens de religion non-islamique? Devront-ils se contenter de commercer, de bâtir des usines, de cultiver leurs champs, sans avoir le

droit de participer activement aux affaires publiques?

*inversement*, dans un pays où le pouvoir politique n'est pas nécessairement entre les mains des musulmans, l'Islam se considère-t-il comme brimé, "la conscience du citoyen musulman est-elle attaquée" comme le proclamait, en novembre '75, l'article de M. Kouatly?

*Bref*, est-il possible de réaliser un Etat viable, une nation au sens moderne du terme, où le musulman soit à l'aise, "chez lui", sans en être nécessairement l'élément politique directeur? où le non-musulman (chrétien, juif et même athée) soit citoyen à part entière sans être mis sur la touche politique pour un motif religieux?

Pendant 30 ans, le Liban a cru apporter à ces questions une solution acceptable. Il s'est même présenté comme le modèle de la coexistence qu'il conviendrait d'instaurer en Palestine... 20 mois de guerre montrent qu'il faut chercher autre chose, 20 mois de guerre obligent les communautés socio-religieuses - tout spécialement la communauté musulmane - à se remettre en question...

Durant ces 20 mois, la COMMUNAUTE SUNNITE a été fort désemparée; elle pensait profiter du conflit pour s'emparer de la Présidence (M. Karamé ne se donnait-il pas comme candidat à la Présidence de la République...?). Quand le combat est devenu ouvertement national, "Libanais contre Palestiniens", elle n'a pas su se dégager à temps de sa compromission avec les feddayins pour adopter une attitude clairement libanaise... Après ces mois d'épreuve, aucun leader nouveau ne semble se dégager de ses rangs... Les déclarations officielles se maintiennent dans la ligne du confessionnalisme traditionnel et n'envisagent pas une autre forme d'unité libanaise que celle, périmée, du passé! Que pensent véritablement les membres actifs de cette communauté? Il est bien difficile de le dire. Les mois à venir apporteront-ils un peu de lumière sur leur opinion véritable?

Un nouveau PACTE NATIONAL ne serait-il pas nécessaire pour préciser les frontières entre le religieux et le politique? Pour une mentalité islamique, pareilles frontiè-

res sont-elles pensables? compatibles avec la "conscience religieuse"? Dans quelle mesure une laïcité à la Bourguiba ou Ata Turk est-elle vraiment admise par l'Islam moderne, surtout sunnite? Là, probablement, gît le vrai drame du Proche-Orient, qu'il s'agisse du Liban, qu'il s'agisse aussi de la Palestine et de l'évolution politique de tout le monde arabe!

Fortement marquée par le *monothéisme strict, unitaire*, la mentalité musulmane (surtout sunnite) peut-elle admettre une unité, même politique, qui ne soit pas uniformité? (1)

La COMMUNAUTE CHIITE a-t-elle une autre position? Une solution serait-elle plus facile avec elle?

Schismatique en effet par rapport aux sunnites, le Chiisme est plus "libanais" en ce sens qu'il trouve au Liban un sol, une patrie au milieu du monde sunnite. Dans son ensemble, cette communauté est socialement, économiquement, plus "arriérée", plus féodale (quelques gros propriétaires en face d'une masse paysanne très pauvre) mais désireuse de s'élever. Instruite dans les écoles publiques, sa jeunesse est très marquée par le marxisme. D'où, chez elle, un aspect révolutionnaire certain.

Si le nouveau Liban se présente comme une REPUBLIQUE SOCIALE (pour ne pas dire socialiste), il est possible que les chiites s'y reconnaissent et soient capables de marcher, la main dans la main, avec les Libanais (chrétiens ou non) qui rejetteraient les tares des régimes précédents (corruption, mercantilisme et féodalisme sous toutes leurs formes...) et voudraient édifier un régime neuf. Un programme social et économique cohérent ressouderait le peuple libanais dans son ensemble: chrétiens de la montagne et de la banlieue, musulmans chiites du sud, de la Bekaa et de la banlieue, sunnites de Tripoli et du Akkar...

Il deviendrait alors facile aux "combattants réels" libanais de se retrouver entre eux contre les "profiteurs du régime antérieur" et contre les "Palestiniens qui ont épuisé leur pays"; ils pourraient s'unir pour construire un pays où, LOIN de MASQUER les DIFFERENCES, cha-

cun en prendrait conscience et mettrait son originalité communautaire au service de tous dans la NATION LIBANAISE.

Car il ne s'agit pas de "gommer les différences" dans un magma informe de paroles lénifiantes... Il faut avoir le courage de se reconnaître en partie différents, mais en partie aussi désireux de construire une patrie commune; il est en effet impossible à chaque communauté de vivre séparément en vase clos et de prospérer ou de se développer sans tenir compte de l'AUTRE.

C'est pourquoi toute partition à base confessionnelle serait un suicide pour le Liban. Par contre, entre les différentes régions du pays, les niveaux culturels sont assez diversifiés et complémentaires pour qu'une différenciation administrative et politique soit souhaitable, afin de multiplier les responsabilités réelles qui activeraient le développement de chaque région selon ses caractéristiques propres. On appelle ce projet la REGIONALISATION; il s'agirait d'étudier le degré d'autonomie à conférer à chaque mohafazat pour éviter la centralisation excessive à Beyrouth, au détriment des autres contrées et des autres villes.

Le principe du PLURALISME ainsi admis, il faudrait trouver ensemble les exigences fondamentales de la vie en commun:

- les chrétiens refusent d'être "jetés à la mer" ou d'être citoyens de second rang sous un "pouvoir musulman";

- les musulmans sont-ils prêts à participer au "pouvoir libanais" effectif, sans exiger systématiquement la première place (même si l'équilibre démographique semble la donner) mais en acceptant que le bien commun libanais ne s'aligne pas automatiquement sur la "politique musulmane"?

Au fond, c'est la remise en question de la DOUBLE ALLEGEANCE: un musulman libanais peut-il placer l'intérêt national au-dessus de la solidarité communautaire dans les Umma? ou bien, à chaque crise, retrouvera-t-il les réflexes politico-religieux qui perturbent la vie nationale?

Quelques mois avant la crise de '75, des notables sunnites discu-

taient entre eux de l'attribution de la Présidence de la République à un maronite; ils conclurent à la nécessité de laisser un chrétien à ce poste si l'on voulait qu'il puisse mener à la fois une politique arabe et libanaise, c'est-à-dire indépendante des réflexes ataviques vers la "Umma". Pareille position est-elle admise par l'ensemble de la communauté musulmane? Question préalable à bien éclaircir!

Une fois ce point débattu et réglé, la reconstruction du pays deviendra possible...

Il ne s'agit pourtant pas de le débattre de façon académique. Le seul moyen de le résoudre peut être de passer par l'EMPIRISME d'une RECONSTRUCTION PROGRESSIVE.

Tel semble bien le chemin pris par la nouvelle équipe gouvernementale: pas de déclarations fracassantes; au jour le jour, apporter la preuve que la vie en commun est possible; susciter chez tous les désirs de rester ensemble.

Cela exige un programme social et économique NEUF, des sacrifices de la part de chacun. Or les sacrifices ne sont jamais matière à démagogie. Il faut donc un POUVOIR FORT pour construire peu à peu, malgré tous les obstacles, la preuve que c'est possible...

Il faut aussi que chaque citoyen participe à cette édification en admettant les exigences nationales et civiques de la création d'un Liban nouveau.

Alors seulement, mais alors vraiment, les destructions et les victimes de la guerre auront servi non seulement pour le Liban lui-même mais pour toute la communauté internationale en donnant un EXEMPLE de COEXISTENCE dans le PLURALISME et l'UNITE.

#### en guise de POSTFACE:

Il y a un an, le jeune GHASSIBE KAYROUZ tombait en victime au moment où il se rendait dans son village de la Bekaa, pour fêter Noël avec sa mère et ses sœurs...

Sa "Lettre-Testament" fut alors diffusée dans le monde entier. Après avoir demandé à ses parents "de pardonner de tout leur cœur à ceux qui l'ont tué" il lançait cet appel à son pays:

"Les habitants de la maison peuvent avoir des avis différents, ils ne se haïssent pas; ils peuvent se fâcher en-

tre eux, mais sans devenir des adversaires; se disputer mais sans s'entretuer. Souvenez-vous des jours d'entente et de charité; laissez tomber ceux du désaccord et de la colère. Ensemble nous avons mangé, bu, travaillé; ensemble nous avons élevé notre prière vers le Dieu unique; ensemble il nous faut mourir. Mon père était l'associé d'un chiite que j'appelais 'oncle Hussein'; j'aimais bien l'appeler ainsi; ils restèrent associés 75 ans durant, sans rompre leur contrat ni faire de comptes. Rappelez-vous: il arrive souvent qu'on ne puisse emprunter 100 livres à son propre frère; et il suffit d'aller trouver quelqu'un du village, qu'il soit chiite, maronite, sunnite ou druze, il vous tire d'embarras. Cela, tout le monde le sait, mais c'est le péché qui nous aveugle.

Chacun doit revenir à la prière selon sa croyance et sa conscience pour que Dieu supprime la colère et que les plans des grands de ce monde soient réduits en poussière sur le sol de ce pays qui n'est pas obligé de payer de son sang leurs machinations...

Au ciel, je ne serai pas en repos tant que durera cette situation au Liban!"

Un an a passé, un an de batailles, de ruines mais aussi de générosité et d'efforts chez beaucoup.

En adressant les réflexions ci-dessus aux amis d'Europe et d'Amérique, je leur demande de continuer à aider le Liban dans son effort de reconstruction en éclairant autour d'eau l'opinion publique sur le sens des problèmes qu'il faut résoudre;

en priant le Seigneur d'éclairer les esprits et les cœurs pour que le travail soit entrepris et mené à bien selon l'ESPRIT d'AMOUR.

(1) Le monothéisme chrétien, au contraire, est trinitaire: l'unité de la Nature divine est compatible avec la pluralité des Personnes. Un Dieu solitaire et tout-puissant engendre le totalitarisme de l'unique vérité; un Dieu tri-personnel subsiste dans des relations inter-personnelles qui exigent respect, amour et liberté... Les implications sociales et politiques découlent de cette conception sur Dieu. Si ces remarques sont justes, l'avenir du Liban intéresse tous les pays: de la solution qui sera vécue dépendra, pour des siècles peut-être, le totalitarisme ou la liberté dans le pluralisme au Liban, dans le monde arabe et même dans le monde tout entier... Le SENS de DIEU est ainsi à la base de la CIVILISATION HUMAINE à construire, du SENS de l'HOMME.

# Politique des hôpitaux et éthique des situations médicales extrêmes.

## Compte rendu d'un symposium

Le 6 mai dernier, avait lieu à l'Université de Sudbury, Ontario, un symposium couvrant les aspects médicaux, légaux, éthiques du problème de la mort en milieu hospitalier. Ce colloque, organisé par l'Institut de Recherches Cliniques (Centre de Bioéthique) et l'Université de Sudbury (Institut de Recherches sur l'Interprétation Contemporaine de l'Homme), se déroulait sous la présidence du Prof. Simon Davis, S.J., de l'Université de Sudbury, et était surtout axé sur la réanimation et les politiques hospitalières dans ce domaine.

Six conférenciers traitèrent la question tour à tour sous l'angle médical, légal, philosophique ou moral. Leurs exposés furent présentés dans l'ordre suivant: Me Nancy R. Rice, Aviseur Légal, Beth Israel Hospital, Boston: "The Hospital's Role in Orders Not To Resuscitate: Experiences and Expectations"; Dr. J.S. Bennett, M.B. F.R.C.S. (C) F.A.C.-O.G., Directeur, Affaires Professionnelles, Association Médicale Canadienne: "Resuscitation and Prolonging Life in Canadian Medicine"; Prof. Bernard M. Dickens, LL.B., LL.M., Ph.D., Professeur à la Recherche, Faculté de Droit, Université de Toronto: "Non-Resuscitation and Canadian Law"; Dr. Ina Ajemian, M.D., Responsable du Service de Soins Palliatifs, Hôpital Royal Victoria, Montréal: "Resuscitation and Prolonging Life in the Light of the Experience of Palliative Care Service"; présentation conjointe du Dr. George Collins, M.D., Cardiologue et Pédiatre au Montreal Children's Hospital, Professeur Associé en Pédiatrie, Université McGill,

Montréal et du Dr. David J. Roy, B.A. (Math), Ph. L., Dr. Theol., Directeur, Centre de Bioéthique, Institut de Recherches Cliniques de Montréal: "Medical Practice and Ethics in Extreme Situations".

La majeure partie de l'auditoire se composait de médecins, d'infirmières et d'aumôniers des provinces de l'Ontario et du Québec. Environ 250 personnes assistaient à ce symposium.

La discussion a porté en premier lieu sur le besoin de directives quant à la réanimation dans les hôpitaux et sur les relations entre la médecine et la loi en fonction de l'amélioration des soins et des traitements hospitaliers.

### Motifs du symposium

C'est à la suite de faits connus et d'événements survenus dernièrement que les deux organismes, d'un commun accord, organisèrent ce symposium. En août 1976, deux hôpitaux du Massachusetts, aux Etats-Unis, publiaient des directives applicables aux patients ayant atteint la phase terminale. L'Hôpital Beth Israel (Boston) publiait dans le *New England Journal of Medicine* les directives en vigueur dans ses murs: "Orders not to Resuscitate". Le même numéro du *New England Journal* contenait également les directives émises par le Massachusetts General Hospital (Boston): "Optimum Care for Hopelessly Ill Patients." Il semble par ailleurs évident que ce sujet brûlant d'actualité suscite autant d'intérêt au Canada qu'aux Etats-Unis. En effet, le gouvernement de l'Ontario étudie actuellement un projet de loi privé portant sur l'arrêt ou la suppression des soins lorsque la mort paraît iné-

vitabile. Cette loi ("The Natural Death Act, 1977"), présentée en Chambre par le député Lorne Maeck, de Perry Sound, Ontario, en est déjà à sa deuxième lecture. Les législateurs, semble-t-il, sont de plus en plus intéressés à régir les décisions médicales critiques. Ne serait-il pas plus sain que les communautés locales, leurs hôpitaux et leurs associations médicales élaborent eux-mêmes leurs politiques en la matière, quitte à les reviser périodiquement, au lieu de s'exposer aux rigidités de la loi? Telle est la situation qui fut à l'origine du symposium.

### Points majeurs du symposium

Un éventail de questions entourant le problème de la réanimation furent au coeur des conférences et des débats:

1) Tous les patients souffrant d'arrêt cardio-pulmonaire devraient-ils être réanimés? Plusieurs professionnels des soins de la santé et la société en général sont d'avis que l'on abuse de la technologie médicale lorsque l'on réanime automatiquement tous les patients en cas de défaillance cardio-pulmonaire.

2) Si tous les patients ne doivent pas être réanimés, sur quels critères se basera la sélection?

3) La question suivante revient à déterminer les circonstances où la prudence et le respect de la dignité de l'homme interdisent la réanimation d'un patient en situation terminale. Doit-on se fier aux "indications purement médicales" ou au "pronostic purement médical" pour émettre un tel jugement? Des considérations telles que la qualité de la vie entrent-elles en considération lorsqu'on doit prendre une telle décision? Si la qualité de la vie l'em-

porte dans les cas de réanimation, ne sommes-nous pas sur la pente dangereuse de l'euthanasie passive et éventuellement active?

4) A supposer que, dans certains cas, la seule décision médicalement et moralement acceptable soit de ne pas réanimer le patient, la question reste de savoir comment en arriver à cette décision. Le médecin décide-t-il seul? Et, dans les situations qui ne sont pas urgentes, devrait-il même être en charge de la décision? Si le patient est conscient et sain d'esprit, la décision finale ne doit-elle pas lui revenir? Par ailleurs, lorsque le patient est inconscient ou "incompétent", et qu'il n'y a pas état d'urgence, n'incombe-t-il pas plutôt à la famille de décider du sort du patient? En un mot, qui détient la décision finale dans les cas de non-réanimation?

5) Dans quelles circonstances est-il légitime et moralement acceptable pour un médecin de donner par écrit des instructions explicites sur le dossier d'un patient suggérant ou ordonnant au personnel hospitalier de ne pas réanimer ce patient en cas d'arrêt cardio-pulmonaire?

6) Si de telles consignes sont à certains moments justifiées pour épargner à un moribond une intrusion massive de la technologie dans sa vie finissante, l'hôpital lui-même n'est-il pas en droit de formuler des directives de non-réanimation dans le cas de certaines catégories de patients? Par exemple, "on ne réanimera aucun patient de plus de 70 ans dans notre hôpital". De telles directives ont déjà été mises à l'essai dans certains hôpitaux et comme elles ont été sévèrement critiquées, on a dû renier ces stupidités administratives.

7) Toutefois, la décision de réanimer ou non doit-elle incomber simplement aux médecins pris un à un, ou devrait-on formuler des politiques hospitalières et médicales souples, sujettes à révision continue, afin de régler ces questions en tenant compte de l'opinion du grand public?

8) Si de telles directives sont requises, comment leur garder leur souplesse? En d'autres mots comment pouvons-nous empêcher que ces directives ne dégèrent en règlements sévères et intangibles au

détriment du jugement humain?

9) Des règlements sévères, particulièrement lorsqu'ils prennent forme de lois, peuvent aisément "geler" le jugement du médecin et le priver de la marge de manoeuvre dont il a besoin pour équilibrer ses décisions pratiques difficiles. La question fondamentale soulevée à ce propos demeure: en médecine, jusqu'à quel point devons-nous légiférer pour protéger le patient? Avons-nous, en fait, besoin d'une législation quelconque pour garantir la qualité des décisions médicales?

10) Un des derniers points soulevés à ce symposium avait trait au cadre social entourant la pratique de la médecine aujourd'hui. Si la médecine était plus interpersonnelle, et de type moins industrialisé, ne serions-nous pas à l'abri de la tentation, notoire chez nos contemporains, de demander aux lois de combler le vide entre la médecine et le patient? En d'autres mots, la médecine clinique demande au médecin une connaissance intime de son patient. Sans cette connaissance, les décisions concernant la mort sont vouées à devenir non seulement difficiles, mais même erronées. Cependant, cette connaissance intime du patient appelle une révision complète du système d'éducation en médecine et de l'organisation de la médecine contemporaine. Moins de grandes institutions impersonnelles, plus de médecine familiale: tel est le point de vue que les débats du symposium ont mis en évidence à propos des importants aspects sociaux de la pratique médicale.

### Conclusion

Le Symposium avait pour but d'éclaircir les questions et d'identifier les facteurs à considérer lors de décisions affectant la vie et la mort, spécialement en matière de réanimation. Cependant, le Symposium devrait également inciter les hôpitaux et les communautés qui les supportent à prendre les devants pour formuler spontanément des directives pratiques et moralement saines en vue de la pratique médicale dans les situations extrêmes.

Prof. Simon Davis,  
Dr. David J. Roy.

## Un problème moderne qui ne laisse personne indifférent

Mort réelle ou  
Vie "mécanique"?

Les réponses  
de la médecine  
de la morale  
de la loi  
dans

## La Mort, cette Inconnue

par Marcel Marcotte

129 pages — \$2.95

Chez votre libraire ou aux

**Editions Bellarmin**

8100, boul. Saint-Laurent

Montréal, H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541

# La faim de pain et d'évangélisation:

## III—Conversion radicale

par Pedro ARRUPE

Loin de moi la prétention de pouvoir répondre convenablement à cette question. C'est à chacun de nous d'y répondre après avoir sérieusement réfléchi et prié. Dans le peu de temps qui m'est alloué, je veux seulement suggérer quelques aspects de notre vie, où notre conception renouvelée de l'Eucharistie appelle le changement et la conversion. Examinons ensemble nos consciences par rapport à nos attitudes, à notre genre de vie, à nos actes. Et souvenons-nous qu'il faut le faire non pas seulement en tant qu'individus mais en tant que membres de communautés, d'églises et de nations.

### Changement dans nos attitudes

En premier lieu, nos attitudes à l'égard des choses. Jusqu'à quel point sommes-nous prêts à partager nos biens "dans l'allégresse et la simplicité du coeur"? (1) Ou, au contraire, continuerons-nous à répéter que ce qui est à moi est à moi et ne peut appartenir à personne d'autre? C'est une des ironies de l'histoire que, malgré l'exemple des premiers chrétiens, l'Eglise soit accusée par quelques-uns et louée par d'autres pour avoir soutenu le droit absolu à la propriété privée. Disons tout de suite sans ambages que l'Eglise ne maintient pas et n'a jamais maintenu que le droit à la propriété privée soit absolu et sans condition. Le seul principe absolu qu'elle défend est celui du but universel de toutes les choses créées et,

par conséquent, celui du droit de chacun à posséder ce qui est nécessaire pour lui et sa famille.

Suivant l'enseignement classique de saint Thomas d'Aquin (2), le Concile Vatican a réaffirmé ce principe comme suit: "Dieu a destiné la terre et tout ce qu'elle contient à l'usage de tous les hommes et de tous les peuples, en sorte que les biens de la création doivent équitablement affluer entre les mains de tous, selon la règle de la justice, inséparable de la charité". (3) Dans sa lettre *Populorum Progressio*, le Pape Paul ajoute ce commentaire qui nous semble extrêmement important: "Tous les autres droits, quels qu'ils soient, y compris ceux de propriété et de libre commerce, sont subordonnés à ce principe: ils n'en doivent donc pas entraver, mais bien au contraire faciliter la réalisation, et c'est un devoir social grave et urgent de les ramener à leur finalité première". (4)

Ces paroles doivent être scrupuleusement soutesées par chacun de nous, mais surtout par ceux qui ont la responsabilité de façonner la vie nationale, soit dans les pays riches, soit dans les pauvres. Les acceptons-nous avec toutes les conséquences qu'elles comportent pour nous-mêmes, pour notre pays, pour la grande famille des nations? Accepterons-nous, par exemple, que les ressources de ce monde soient distribuées en sorte que tous les hommes puissent en profiter, nous étant persuadés que l'appropriation de la plupart de ces richesses par

quelques-uns aux dépens de la pauvreté des autres est aussi immorale et injuste que l'opulence de quelques-uns à l'intérieur d'un pays où le reste de leurs compatriotes vit dans la misère? Admettrons-nous que les pauvres et les affamés de la terre ont droit, en bonne justice, à une équitable participation à sa richesse, c'est-à-dire à ma richesse, à la richesse de mon pays? Admettrons-nous qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans une économie de marché qui fait que les ressources disponibles échoient en partage à ceux qui peuvent payer pour elles plutôt qu'à ceux qui en ont besoin? Admettrons-nous enfin qu'un ordre économique qui, au lieu de viser à satisfaire les besoins de tous, favorise la superconsommation de ceux qui sont déjà riches, est un ordre à changer?

Il nous faudrait examiner ensuite nos attitudes envers les autres. Les premiers chrétiens partageaient leurs biens avec "quiconque pouvait en avoir besoin" (5) et saint Paul explique cela en disant que l'on ne faisait aucune distinction de race, de classe ou de nationalité. (6) Sommes-nous également disposés à ouvrir nos portes à tout le monde? Ou par contre, ne nous arrive-t-il pas de dire parfois: "Pourquoi aiderais-je des gens à des milliers de kilomètres de moi? En quoi cela me concerne-t-il?" C'est eux les seuls responsables de leur situation. Ils ne travaillent pas." "Régions nos propres problèmes d'abord. Charité bien ordonnée commence par soi-même." "Il n'y a rien à

faire en tout cas. Ils sont tous corrompus. L'aide finira bien dans les poches de quelqu'un ou servira à acheter des armes."

Combien de fois avons-nous éprouvé ou exprimé des sentiments pareils? Pourtant l'Eucharistie nous enseigne que nous sommes bien les gardiens de notre frère, que notre prochain est bien quelqu'un dans le besoin, que si une partie du corps est malade tout le corps est malade. Aussi longtemps que la souffrance, l'oppression, l'injustice ou la faim auront leur place dans le monde, il ne nous est pas permis de fermer les yeux ou de rester indifférents. Car c'est le Christ qui souffre de nouveau, ce Christ même que nous recevons. Et alors, comme je l'ai déjà dit au début de cette allocution, notre célébration de l'Eucharistie est incomplète partout dans le monde.

### Un nouveau genre de vie

Ce fut l'exemple vivant des premiers chrétiens, plutôt que leurs paroles, qui impressionna leurs contemporains. Voilà pourquoi nous devons, à notre tour, réexaminer non seulement nos attitudes et nos paroles, mais aussi notre façon de vivre. Les hommes d'aujourd'hui, spécialement les jeunes, sont excédés de déclarations, de résolutions et de promesses que l'on ne tient pas. Comme le Pape Paul l'a si bien exprimé: "L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres, ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins." (7)

Quel est donc le témoignage de notre vie? De tous côtés, dans les pays riches comme dans les pauvres, nous nous trouvons non seulement devant l'abîme existant entre ceux qui possèdent tout et ceux qui n'ont rien, mais aussi devant des exemples flagrants d'une consommation et d'un gaspillage exagérés. Nous voyons les membres de ce qu'on a appelé "la société de consommation", qui semblent mettre au même rang le bonheur et la possession de biens matériels, et dont le seul souci paraît être celui d'acquiescer toujours plus de choses et de meilleure qualité. Nous sommes en présence d'une véritable fièvre

de consommer qui menace de nous étouffer et, en même temps, de noyer le monde dans ses propres résidus.

Il est quand même encourageant de constater qu'il y a des hommes, et des jeunes parmi eux, qui commencent à réagir contre ce processus. Peu à peu ils se rendent compte, comme l'ont déclaré tout récemment les évêques des Antilles, "que la recherche incessante et toujours croissante des biens de consommation ne saurait que nous dégrader. Nous sommes en danger de devenir des esclaves: des esclaves d'une harassante publicité, surtout à la radio et à la télévision, nous incitant à éprouver de nouveaux besoins alors que nous avons déjà assez de choses; des esclaves de la cupidité, qui nous pousse à accumuler des biens, superflus au début, mais finissant bientôt par devenir indispensables; des esclaves du snobisme, qui juge l'homme d'après ce qu'il a, et non d'après ce qu'il est. Le scandale d'une telle situation ne tient pas uniquement à ce que quelques-uns gaspillent leur argent en objets de luxe alors que d'autres manquent de l'essentiel, mais aussi à ce que nous sommes en train de créer une société où le progrès est mis au même niveau que l'acquisition des symboles d'une certaine position sociale, par exemple des maisons luxueuses, de grandes voitures ou des appareils électroniques coûteux." (8)

On a dit que le monde d'aujourd'hui a besoin de l'exemple d'un nouveau saint François d'Assise. Il n'y a pas de doute que nous autres, chrétiens, nous sommes très bien placés pour prêcher les vertus évangéliques de la simplicité et la véritable pauvreté d'esprit. Faisons en sorte que l'on puisse voir dans nos vies personnelles, dans nos institutions et nos églises, dans nos lignes de conduite, qu'il existe d'autres valeurs que la richesse, le pouvoir et le prestige, qui rendent la vie digne d'être vécue. Écoutons l'appel de Paul VI: "Le monde réclame et attend de nous simplicité de vie, esprit de prière, charité envers tous, spécialement envers les petits et les pauvres, obéissance et humilité, détachement de nous-même et renoncement. Sans cette marque de sain-

teté, notre parole fera difficilement son chemin dans le cœur de l'homme de ce temps. Elle risque d'être vaine et inféconde." (9)

C'est bien là que les religieux ont un rôle très important à jouer, que leur concours peut être précieux. Nous sommes pourtant en présence d'un étrange paradoxe. D'un côté, il y a le triste fait de toutes ces centaines de prêtres, de frères et de soeurs, qui quittent la vie religieuse. Les causes de cet exode sont variées et complexes, et je ne voudrais nullement porter un jugement sur les vrais motifs de leur défection. Mais, d'autre part, nous avons aujourd'hui, plus que jamais, des preuves éclatantes que notre monde a besoin du témoignage concret et provocateur d'une vie comme celle que les religieux sont appelés à vivre. Nous avons besoin d'hommes et de femmes qui, s'élevant au-dessus de leurs propres nécessités immédiates, sachent incarner dans leur vie les demandes radicales des béatitudes; d'hommes et de femmes qui, ayant choisi librement de suivre le Christ vidé de Lui-même pour les autres, soient capables par là de continuer son oeuvre de libération. Nous avons besoin d'hommes et de femmes dont la vie soit un signe, pour le monde et pour l'Eglise, d'une totale ouverture et disponibilité envers Dieu et leur prochain, telles que l'exigent la foi et la justice. Car seuls les hommes et les femmes de cette trempe peuvent montrer au monde où se trouvent la liberté, la joie et la paix authentiques. (10)

### Que faire?

Enfin, les pauvres et les affamés attendent notre action. Que pouvons-nous faire? Qu'il nous soit d'abord permis de rendre hommage à tant de personnes et organisations généreuses, dans ce pays et ailleurs, qui ont déjà apporté et apportent toujours leur aide aux déshérités. Beaucoup sont présents à ce Congrès Eucharistique. Puissent-ils en tirer l'espoir et le courage nécessaires pour continuer et développer leurs tâches.

Mais la bataille contre la faim réclame l'engagement de nous tous. C'est pourquoi j'ai proposé ce matin de réintroduire un nouveau type

de jeûne eucharistique en témoignage de notre engagement à nourrir ceux qui souffrent de la faim. Puisse-nous répondre de tout cœur à cet appel, en nous souvenant des paroles de saint Jean: "Si quelqu'un possède les biens de ce monde et voit son frère dans le besoin, et qu'il se ferme à toute compassion, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?" (11) Rappelons-nous aussi qu'aider notre frère qui a faim, ce n'est pas seulement partager avec lui ce que nous avons de trop. L'Eglise nous enseigne que tout ce que nous possédons sans en avoir vraiment besoin ne nous appartient pas en réalité. Cela appartient à l'homme qui manque du nécessaire; c'est lui le véritable propriétaire. (12) Partager notre pain avec celui qui a faim, cela veut dire que nous sommes prêts à renoncer à quelque chose dont nous avons besoin pour aider quelqu'un d'autre qui en a besoin plus que nous.

Mais les bonnes oeuvres, si importantes et nécessaires soient-elles encore, ne suffisent plus dans le monde d'aujourd'hui. Les pauvres et les affamés n'attendent pas de nous seulement de petits dons inspirés par la charité, mais un appui réel et actif dans leur lutte légitime contre toutes les formes d'oppression et d'injustice. Notre engagement eucharistique nous appelle à un nouveau genre de solidarité, à une identification plus profonde avec les pauvres. C'est là un rôle beaucoup plus exigeant, qui appelle notre action dans un grand nombre de domaines: politique, social, économique. Il faut donc éclairer et mobiliser l'opinion publique, détruire les barrières des préjugés ou de l'indifférence, presser les politiciens et les législateurs d'agir. En grande partie, ce travail pourra paraître ennuyeux et souvent ingrat. Mais il est essentiel si nous aspirons à atteindre des résultats tangibles.

Il y aura même des moments où notre engagement pour la justice dans le monde nous coûtera cher et nous demandera des sacrifices personnels ou collectifs à tel ou tel degré. Alors, pour reprendre courage, nous n'aurons qu'à nous rappeler les premiers chrétiens, qui souffrirent pour leur foi et se fai-

saient un point d'honneur d'endurer leur sort au nom de Jésus. (13) Nous pouvons également penser à tous ces hommes, femmes et enfants qui, en ce même instant, souffrent, eux aussi, pour la cause de la justice. Quelques-uns sont en prison ou languissent dans des camps de concentration, accusés faussement ou sans aucune accusation du tout; d'autres endurent une pénible servitude sous de durs régimes totalitaires, d'autres enfin subissent la torture ou sont envoyés en exil. Beaucoup d'entre eux savent que nous sommes ici aujourd'hui et nous regardent avec espoir. Ne les abandonnons pas! Puisse-nous, nos Eglises et nos organisations, être connus partout comme les défenseurs impavides des droits humains et de la justice, quel que soit le prix à payer sur le plan matériel, politique ou autre.

Je ne saurais conclure cet appel à l'action sans un mot spécial, adressé à la grande nation qui nous offre sa généreuse hospitalité à l'occasion de ce Congrès Eucharistique. Deux cents ans après leur indépendance, les Etats-Unis se trouvent dans la position unique d'être non seulement la plus grande puissance industrielle du monde, mais aussi, ce qui est peut-être plus important, de produire, conjointement avec le Canada, 80% de tout le blé susceptible d'être exporté dans les pays incapables de se nourrir par eux-mêmes. (14) Voilà, en même temps, une terrible responsabilité et une occasion merveilleuse de travailler pour le bien de tous. Puissent les dirigeants et le peuple de ce pays être à la hauteur de leur magnifique besogne! Que leur richesse et leur pouvoir servent non seulement à promouvoir des intérêts particuliers ou à atteindre des buts politiques nationaux, mais qu'ils soient surtout mis au service de l'humanité tout entière. Dans un véritable esprit de générosité et de coopération, puissent-ils prendre les devants pour aider à instaurer un nouvel et meilleur ordre économique international. Ce faisant, ils donneront un exemple magnifique au reste du monde et, en particulier, aux autres pays riches. Je ne peux penser à aucune manière plus pertinente et plus noble pour

une grande nation de célébrer son 200ème anniversaire et de franchir un nouveau siècle de son existence!

### Conclusion

Mes frères et mes soeurs, n'oublions pas, pour finir, que la communauté eucharistique des premiers chrétiens fut avant tout une communauté d'amour. Elle considérait les gens non pas comme des instruments à utiliser, mais comme des personnes à aimer pour elles-mêmes, se faisant une joie de les servir. Ce même esprit d'amour devrait marquer et inspirer toutes nos actions en faveur de la justice, nos motifs, les moyens employés et les objectifs que nous poursuivons. Sans lui, nos efforts perdraient toute signification chrétienne, tout leur pouvoir de transformation, et ils pourraient très bien finir par nous asservir au lieu de nous libérer. Car l'esprit d'amour que nous recevons dans l'Eucharistie est l'Esprit de Dieu. Il ne peut être enfermé dans les étroites limites imposées par l'espace ou par le temps. Il ne peut non plus être utilisé comme un instrument. Il ne saurait être réduit à telle ou telle idéologie, à tel ou tel système politique, ou tout simplement mesuré d'après son utilité sociale "hic et nunc", dans des circonstances concrètes. Enfin, il ne pourra jamais nous conduire à la haine, à la violence ou au désespoir.

Ce sont là des choses que trop de gens n'arrivent pas à comprendre aujourd'hui. Pleins de la sagesse de ce monde, ils s'emploieront à nous persuader de choisir d'autres moyens et de prendre d'autres sentiers dans notre poursuite de la justice. Et quelques-uns parmi nous se laisseront peut-être séduire par ces voix de sirène, car le message évangélique de renonciation et d'amour est, sans aucun doute, déconcertant, contradictoire et même incompréhensible. Nous n'avons qu'à nous rappeler quelques mots de Jésus, entre beaucoup d'autres, pour constater combien ils vont à l'encontre de tout ce que le monde moderne croit et enseigne:

- "Heureux les pauvres de coeur" (15)

- "Ne vous inquiétez donc pas

pour le lendemain: le lendemain s'inquiétera de lui-même" (16)

- "Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre" (17)

- "A qui veut te mener devant le juge pour prendre ta tunique, laisse aussi ton manteau" (18)

- "Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui" (19)

- "Quand tu es invité, va te mettre à la dernière place" (20)

- "Heureux êtes-vous lorsque l'on vous insulte, que l'on vous persécute et que l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi" (21)

- "Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent" (22)

- "Qui cherchera à conserver sa vie la perdra et qui la perdra la sauvegardera" (23)

Est-ce là le genre de programme que l'homme moderne attend? Pouvons-nous, chrétiens, offrir ces solutions au monde qui nous entoure? La réponse, mes frères et mes sœurs, est "oui". Oui, pour la simple raison que "ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes". (24) Sans foi et sans amour la Croix n'est, assurément, que folie et déraison, une pierre d'achoppement. Mais pour ceux qui croient et qui aiment, elle devient source de puissance et de salut. (25) Il n'y a pas de moyen facile ou commode de résoudre les problèmes du monde. Mais l'amour "excuse tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout". (26) Sans lui, tous nos efforts pour nourrir ceux qui ont faim et bâtir un monde meilleur seront vains. Avec lui, il n'y a pas de pouvoir ou d'institution sur la terre qui puisse nous résister. L'amour est la seule force capable de rendre l'homme authentiquement libre. Il est le seul préalable essentiel à l'établissement d'un nouvel ordre mondial. Tout cela était, comme nous l'a rappelé le concile Vatican, le noyau même de l'enseignement du Christ: "Il nous enseigne en même temps que la loi fondamentale de la perfection humaine, et donc de la transformation du monde, est le commandement nouveau de l'amour. A ceux qui croient à la divine charité, il appor-

te ainsi la certitude que la voie de l'amour est ouverte à tous les hommes et que l'effort qui tend à instaurer une fraternité universelle n'est pas vain". (27)

Aujourd'hui, nous avons eu un aperçu de cette fraternité universelle signifiée par l'Eucharistie. Cela nous remplit d'espérance et de joie. Car en dépit de nos fautes et de nos faiblesses, des injustices et des souffrances du monde, des sacrifices qui nous seront imposés, nous faisons confiance à l'avenir, sachant que, par la victoire du Christ sur le péché, notre "affliction tournera en joie". (28) Parce que le Christ est ressuscité, il y a de l'espoir pour un monde nouveau et meilleur. Pleins donc de cette espérance et de cette joie, faisons un pas en avant, partageant notre amour les uns avec les autres. Partageons-le avec tous les hommes, mais surtout avec les pauvres et les affamés. Car ainsi nous aurons le bonheur d'expérimenter comment Jésus lui-même s'identifie avec ces pauvres et ces affamés, et de sentir que, si nous cherchons son visage dans le leur, nous arriverons vraiment à le connaître tel qu'il est.

2. Actes, 2, 46.

2. Cf. *Summa Theologica*, IIa, IIae, q.66, art. 2.

3. *Gaudium et Spes*, 69.

4. *Populorum Progressio*, 22.

5. Actes, 4, 35.

6. *Gal.* 3, 28.

7. *Evangelii Nuntiandi*, 41.

8. *Justice and Peace in a New Caribbean*, Lettre Pastorale de la Conférence Episcopale des Antilles, Martinique, 1975, 26.

9. *Evangelii Nuntiandi*, 76.

10. Cf. *Evangelii Nuntiandi*, 69.

11. *1 Jean*, 3, 17.

13. Cf. *Populorum Progressio*, 23, où l'on cite St. Ambroise.

13. Actes, 5, 41-42.

14. Cf. Lester R. Brown, *The Politics and Responsibility of the North American Breadbasket*, Worldwatch Paper 2, U.S.A. 1975, p. 11.

15. *Matth.*, 5, 3.

16. *Matth.*, 6, 33.

17. *Ibid.*, 5, 39.

18. *Ibid.*, 5, 40.

19. *Ibid.*, 5, 41.

20. *Luc.*, 14, 10.

21. *Matth.*, 5, 11.

22. *Ibid.*, 5, 44.

23. *Luc.*, 17, 32.

24. *1 Cor.*, 1, 25.

25. *Ibid.*, 1, 23-25.

26. *Ibid.*, 13, 6.

27. *Gaudium et Spes*, 38.

28. *Jean*, 16, 20.

# Matthieu, Maître-chasseur

## Un dieu chasseur, de Jean-Jacques Soucy

par Gabrielle Poulin

Depuis 1968, la revue *Etudes françaises* décerne, en principe annuellement, un prix littéraire à une oeuvre encore manuscrite et en assure la publication dans sa déjà prestigieuse collection. La première année après la création du Prix, dû à la générosité d'un imprimeur mont-réalais, M. J.-Alex Thérien, l'honneur était allé au roman d'un Africain, Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*(1). Grâce à cette collection furent également rassemblés les poèmes de Gaston Miron dans *l'Homme rapaillé*. Virent ensuite *Corps de gloire*, de Juan Garcia, *Variables*, de Michel Beaulieu et le *Journal dénoué* (2), de Fernand Ouellette. Un romancier africain, quatre poètes québécois. Avec le couronnement d'*Un Dieu chasseur*, le roman québécois accède à son tour à l'honneur d'être admis sur l'Olympe des P.U.M. Depuis tout ce temps! Ce n'est pourtant ni Major, ni Beaulieu (V.-L.), ni Ducharme, ni aucun de ceux qui créent peu à peu le pays mythique en lui donnant une forme dans la nuit remplie des lueurs conjointes, des feux croisés des regrets et des désirs. Jean-Yves Soucy est (était) un inconnu pour les lettres québécoises. Né à Causapscal, dans la merveilleuse vallée de la Matapédia, il a vécu un peu partout au Québec, de l'Abitibi à la Côte-Nord. Il paraît qu'il a connu la vie des chantiers, fréquenté des chasseurs, des trappeurs, des Indiens. *Un dieu chasseur*(3) est le premier roman de cet auteur qui a trente-deux ans.

### Un roman traditionnel

A fréquenter le roman québécois des récentes années, on perd l'habitude de lire des histoires. Quand ils ouvrent un roman nouveau d'ici, les lecteurs s'attendent à trouver n'importe quoi, sauf une histoire chronologique. Ils entendent une voix, quelqu'un qui dit "je": ils savent qu'ils sont des confidents, presque des confesseurs, et qu'il leur faut patiemment écouter une longue plainte faite d'aveux, de regrets, de visions, d'espairs déçus. Ils essaient de suivre en se suspendant comme à un fil à cette écriture qui avance, recule, s'enroule, se perd, se retrouve et les entraîne dans un labyrinthe. Fil d'Ariane qui ne leur garantit pas nécessairement, pas plus qu'au héros ou au narrateur, une porte de sortie. Mais le labyrinthe parfois s'éclaire soudainement comme si, en creusant son propre univers, chacun des romanciers québécois réussissait à ouvrir une faille dans le ventre du pays souterrain. Par ces failles l'univers romanesque est en train de se préparer une échappée sur l'endroit d'un pays dont chacun était condamné jusqu'ici à n'apercevoir que l'envers.

Dans la nuit où il faut encore marcher à tâtons, *Un dieu chasseur* se présente comme une sorte de colonne lumineuse et produit dès l'abord quelque chose comme un éblouissement. Est-il possible, se demande le lecteur condamné à l'ascétisme et, dans certains cas, au masochisme, qu'un roman écrit à la troisième

me personne, au présent de l'indicatif et qui se déroule devant nos yeux avec la fidélité chronologique des jours, des semaines et des mois, dans un lieu réel soumis aux changements réels des saisons, un roman qui met en présence des hommes comme nous, remplis de nos passions, de nos désirs, de nos misères, en somme un roman qui ressemble à la vie telle que les hommes la vivent depuis que le monde est monde, soit, aujourd'hui, un bon roman? Des lecteurs "avertis" ont dit: "Non, c'est un très mauvais roman." *Johnny Bungalow*, lui aussi, avant d'avoir sa chance de traverser le mur de fer qui enclôt l'enceinte littéraire, a vu s'édifier autour de lui un mur de silence. La limpidité serait-elle donc incompatible avec la profondeur, la naïveté, avec l'art? Moi, dans le temps, j'ai aimé *Johnny Bungalow*, Marguerite, sa mère, ses frères, comme on aime quelqu'un de très proche. J'ai lu avec passion le récit de leurs bonheurs et de leurs malheurs et parcouru avec enthousiasme, presque tout d'une traite, la chronique de 400 pages dans laquelle Paul Villeneuve, avec un soin extrême, a fait revivre l'époque héroïque des grandes migrations vers l'Abitibi. Jean-Yves Soucy aura eu la chance d'attirer l'attention de la revue *Etudes françaises*. Dès lors, il est plus facile de s'abandonner sans mauvaise conscience aux charmes d'une histoire très belle et très triste, l'histoire d'un homme solitaire comme Adam avant que Dieu ne lui fasse une com-

pagne semblable à lui. Un homme très proche de la bête, de ses instincts, qui vit comme elle au rythme des saisons, qui a besoin d'espace comme de nourriture et de sommeil. En fait, si l'on y regarde de très près, ce roman, c'est presque en raccourci l'histoire de l'humanité et, en quelque sorte, l'épopée québécoise moderne d'un descendant de Menaud, aux prises avec la même passion, le même instinct de liberté, le même adversaire tout-puissant et condamné comme lui à l'échec, à la solitude et à la démence.

### Un descendant de Menaud

Mathieu Bouchard peut paraître anachronique dans ce siècle où la ville, ses feux et ses plaisirs ont supplanté "le bois" qui attirait nos ancêtres. On allait vers la forêt, en ces jours, pour trouver sa subsistance et celle des siens pendant la saison morte, laissant à la femme le soin de la ferme et de la maison. Mais était-ce bien le seul motif de cet exode? N'allait-on pas surtout vers elle, - chasseurs et pêcheurs de fin de semaine d'aujourd'hui en savent quelque chose, - comme vers une maîtresse cachée, pleine de silence et de secrets éblouissants, austère et sensuelle, familière et toujours imprévue? La maîtresse, c'était éprouver sa force, ses pouvoirs démiurgiques; quand on s'abandonnait à elle, on avait l'impression de se laisser couler dans l'infini. "Rien n'a changé au pays de Québec", rien ne change dans le rêve séculaire du mâle. Adam a cédé à la voix tentatrice de la femme. Il a été chassé du Paradis, qui devait ressembler à une immense forêt vierge, et condamné à s'attacher à la terre comme le cheval à la charrue, à l'arroser de sa sueur et à manger son pain dans les larmes pendant qu'Eve enfantait dans la douleur des fils, des petits-fils et des arrière-arrière-petits-fils qui trouvaient en naissant, au fond de leur coeur, la nostalgie de la liberté, la peur de tout ce qui ressemble à une entrave: maison, clôture, bras de femme et bras d'enfants.

Vivre icitte, tranquilles, vivre icitte, tranquilles; ce serait plaisant, murmura Marie.(4)

Le Mathieu de Jean-Yves Soucy a vécu dans les bois depuis son adolescence, — vingt-cinq ans, — seul, dans une cabane qui lui sert seulement d'abri. De temps en temps, il va vers la ville:

S'enfermer dans une chambre d'hôtel, boire son saoul, et un peu plus. Manger plus que de raison. S'empiffrer de douceurs jusqu'à en vomir. Boire encore. Et jouir! Se vautrer dans un vrai lit et faire l'amour jusqu'à s'en écoeurer. (27.)

Quand il est satisfait et soulagé, il repart, seul, libre, comme un "arbre-sans-racine", un "grand chien à deux pattes", vers les montagnes qu'il parcourt en se jouant, comme un dieu. Pourtant, un jour, il entend lui aussi la voix qui a séduit le premier homme, la même sans doute qui avait réussi temporairement à fixer Menaud et qui chantait à l'oreille du Lucon pendant que

Marie était là, derrière la grille des aulnes, pâles, pareille à la Malhurée, condamnée pour cent ans de lune à errer le long des marécages (...) "J'étais venu te chercher..." (Menaud *maître-draveur*, 146-147.)

Il fallait que cette voix fût particulièrement séduisante pour que l'oreille du chasseur se méprenne sur le sens de son appel. Marguerite est une maîtresse d'école ordonnée, austère, qui ferait fuir n'importe quel soupireur peu enclin à se soumettre comme un écolier. Mais Mathieu n'est pas un soupireur: il est "l'homme sûr de soi", l'animal toujours "prêt à bondir", "maître de cette meute de muscles". "Devant ce regard, Marguerite se sent traquée et acculée." Non, le langage de l'institutrice ne saurait entrer dans l'oreille de Mathieu. Elle doit aller chercher au plus profond d'elle-même les sons familiers au chasseur, ceux qu'il recherche dans la forêt et qui seuls le retiennent:

Soudain une plainte déchire le voile des rêves, hérisse le poil, dresse les cheveux, fait frissonner les muscles. Un râle d'animal blessé. Un souffle du nord et qui cingle. Mathieu tourne la tête. C'est l'institutrice qui joue d'une espèce de flûte. De la musique ça? Mathieu n'en a jamais entendu de pareille...

Mathieu porte à nouveau ses yeux

sur le rougeolement du foyer; il essaye de retrouver ses rêves, se renforce dans sa chaise, rentre en lui, se défend. Peine perdue, les sons l'assaillent, se glissent en son corps, le délogent de lui-même. Cette musique est un grand fleuve. Elle charrie toute une forêt déracinée par surprise avec sa charge d'oiseaux et d'animaux qui n'ont pas pu fuir. Et le fleuve entraîne l'esprit dans sa course. Bientôt il se tarit. Le vent l'assèche. Le vent léger et tiède, taché d'odeurs, maculé de pollen. Il se tait à son tour. Tombe la pluie mélodieuse. Revient le vent. Bourrasques sifflantes, neiges muettes. (56-57.)

Dès lors les jeux sont faits. Marguerite a su jouer de l'instrument de son corps de femme et réussi à s'enrouler autour du cœur de Mathieu avant qu'il n'ait pu prendre conscience que les sons de la flûte ont forme et force de lianes et de racines. Elle le suit dans la forêt, accepte de partager sa vie, trouve du charme à sa cabane rude et dénudée. Jusqu'au jour où le fiancé abandonné, Josime, se joint à l'ennemi juré de Mathieu, la Fouine, pour reprendre la fille et surtout pour arracher au chasseur son empire. Le Délié n'avait pas craint lui non plus de s'allier à l'ennemi de Menaud et de son peuple. Menaud s'était appuyé sur le Lucon; Mathieu accepte l'aide de l'Indien. "Alors, il se rappela ce qu'il avait entendu, une nuit de printemps, au bord de la rivière: "Reprends le chemin de tes pères et marche!"

Quand Mathieu et l'Indien auront eu raison de la Fouine et de Josime, ils n'auront pas pour autant libéré le territoire des exploités. Mathieu surtout s'apercevra trop tard qu'il est cerné de tous côtés. Marguerite n'a pas attendu que les bûcherons et les commerçants aient attaqué la cabane. Elle l'a fortifiée de l'intérieur: elle a frotté, mis des rideaux aux fenêtres, tracé des lignes autour de la maison: c'est un potager qu'il faut enclore. Elle veut garder les jeunes chiots nouveaux, les élever comme on élève autour de soi des petits d'homme. C'en est trop! Mathieu refuse de se laisser attacher. Marguerite ne peut pas revenir en arrière; il ne veut plus

d'elle, ni de sa cabane métamorphosée.

Vivre icitte tranquilles, vivre icitte, tranquilles; ce serait plaisant, murmura Marie. Oui! mais, il faut être raisonnable, des fois. Alors, si tu as de l'amitié pour moi, tu continueras comme Joson, comme mon père!" Et toute dans le refuge des bras qu'il ouvrait, elle pleura contre son visage. (Menaud, *maître draveur*, 151.)

Marguerite aussi cède. Pour que Mathieu, comme le Lucon, se sente libre, elle accepte de disparaître. Mathieu, libéré, secoue la terre de ses souliers et, avec l'Indien, s'en va vers le Nord, vers la montagne intacte. Quand Menaud s'était mis à délirer: "Des étrangers sont venus! Des étrangers sont venus!", les hommes avaient eu peur du "frôlement de cette démente" et "le vieil ami de la terre, Josime", — oui, celui qui reste, qui s'ancre, s'appelle aussi Josime dans le roman de Soucy, — prononça:

C'est pas une folie comme une autre. Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement! (152.)

#### Encore des déserteurs

Le dernier refuge de Menaud, ç'avait été cette folie attirante et inquiétante comme la forêt où jadis il s'éloignait de la routine quotidienne, de l'ennui, de la vieille "maison grise" et des "pauvres champs gris":

Pour eux, la vie, c'était le bois où l'on est chez soi partout, et plus à l'aise que dans les maisons où l'on étouffe; c'était la montagne aux mille demeures, aux innombrables chemins. C'est là qu'on se faisait des âmes fortes; de là qu'un jour, peut-être, descendrait la liberté, terrible comme la Sinigolle au printemps. (Menaud, *maître-draveur*, 29-30.)

Redevenir sauvage et libre comme les chiens que Mathieu laisse derrière lui! Quarante ans après celui de Félix-Antoine Savard, le roman de Jean-Yves Soucy vient confirmer la prédiction de Josime: "C'est pas une folie comme une autre! Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement." (Menaud..., 152.) Dans toute son attitude et dans toutes ses démarches, y compris l'ultime séparation d'avec le "pays tel-

lement connu, tellement aimé", et le départ pour ce Nord dont on ne revient pas, Mathieu prolonge l'expérience de Menaud en même temps qu'il la démythifie en en faisant voir le caractère ambigu. *Menaud, maître-draveur* était un roman poétique, presque une chanson de geste. Quoique bien vivants, les personnages faisaient également figure de types. La force et la beauté des images, tout ce qui était chuchoté, suggéré dans les espaces blancs, entre les lignes, donnait à l'oeuvre de Mgr Savard un caractère presque sacré. On croit comprendre que Menaud, Joson, le Lucon aimaient la forêt d'un amour presque mystique et ambitionnaient de faire d'elle le haut-lieu de la reconquête de soi et du pays. Pourtant quand le Lucon accepta l'offrande de Marie, n'était-ce pas que la voix de ses sens avait été la plus forte? Il faut relire, dans la première édition de Menaud, — Mgr Savard a-t-il eu conscience des sous-entendus compromettants quand il a expurgé ce texte? — le passage où Marie est venue à la rencontre de son amoureux. Dans les ruptures, les silences, l'imparfait de tentative du "J'étais venue te chercher...", on devine que Marie, dans un moment de faiblesse, ou d'audace et de défi, plus encore que Marguerite, s'est donnée à celui qu'elle désirait retenir. Elle savait obscurément que seul ce don de son corps saurait faire oublier un moment, — juste ce qu'il faut pour arracher une promesse, — le grand corps troublant de la forêt. Comme toutes les femmes du pays avant elle et comme toutes celles qui viendront, comme la Marguerite d'*Un dieu chasseur*, elle est prête maintenant à accepter le partage, pourvu que de temps en temps, le "mari" gagné de haute lutte, vienne vers elle... Elle sait également que même ce don mitigé n'est que temporaire et qu'il lui faudra disparaître un jour de quelque façon pour que "l'autre", choisie avant elle, jamais complètement sacrifiée, demeure l'unique et dernière amante. La forêt n'aura jamais été qu'un alibi; la sauvegarde du patrimoine contre le ravisseur, un prétexte: la rivale, c'est la liberté.

Depuis 1937, le roman, même le

plus traditionnel, a subi de grandes transformations. Il est entré, ces dernières années, dans ce qu'Albérés appelle l'époque de l'impudeur. Entre *Menaud maître-draveur* et *Un dieu chasseur* il n'y a pas de rupture réelle, mais les vrais motifs des attirances et des combats de Menaud sont mis à jour. Ce qui était seulement suggéré est maintenant nommé, confessé. Mathieu aussi dit aimer la forêt d'un amour mystique, mais il sait qu'il s'aime par-dessus tout, qu'il est son propre dieu et il s'arroge le droit de vie et le droit de mort. (Beaucoup de "vocations" inspirées par des objectifs aussi ambigus n'ont pas tenu le coup ces dernières années: dans la vie réelle, l'impudeur littéraire s'est muée en recherche et souci d'authenticité.) Quand il s'accouple avec l'ourse qu'il vient de tuer, "sous ses reins en feu Mathieu imagine une femme au corps indéfini mais au sexe formidablement présent. C'est comme s'il s'accouplait avec toute la nature, avec les arbres, les mousses, les animaux, la terre et l'air; avec la Vie même." (13.) L'ourse morte et violée préfigure l'épisode de la vie avec Marguerite en qui l'amant de la forêt ne cherchera qu'une parcelle de cette grande paix que lui procurent ses noces avec la forêt.

### Une littérature féconde

Le roman de Jean-Yves Soucy a une autre signification pour la littérature d'ici. La filiation occulte d'*Un dieu chasseur* apporte une preuve de plus de l'existence et de la maturité de la littérature québécoise. Jean-Yves Soucy n'est pas un imitateur de Savard, mais Mathieu Bouchard, comme Momo Boulanger, le héros de Major, est un descendant de Menaud. Il fallait que Joson meure pour que cette descendance, issue, non de la femme légitime, mais de la maîtresse, non de la loi, mais de la promesse, accède à la reconnaissance et ait droit à l'héritage. Comme la Marie-Rose et la Gigi de Major, comme Marie et sans doute comme l'épouse morte prématurément de Menaud, Marguerite a compris instinctivement qu'elle était incapable de retenir le mâle qui se prend pour un dieu en-

tre les quatre murs de sa maison et de son corps. Quant à l'enfant qui aurait pu naître de l'union charnelle, elle sait que, comme Joson, il est condamné d'avance. Seuls survivront les fils nés de l'alliance de l'homme avec la forêt. Le dieu chasseur est un dieu-enfant qui est incapable d'être l'époux d'aucune femme. Il se croit mystique alors qu'il n'est qu'un insatisfait sevré trop tôt. Pour lui, faire l'amour avec une bête ou avec une femme, n'est "qu'une façon (plus satisfaisante) de se masturber". S'il part, c'est, comme le héros de Major, pour rentrer dans le sein de cette mère inconnue et attirante qui se confond avec les entrailles de son pays, sa flore, sa faune, ses montagnes, ses rochers, ses grottes et ses cours d'eau et avec l'histoire de ses origines. Le romancier actuel a besoin que l'homme déchu retourne à ce limon des commencements. Un jour, il pourra prendre un peu de ce limon dans lequel le présent s'est confondu avec le passé et façonner le corps de l'homme nouveau. Cet homme ne sera ni un dieu, ni un dément, ni un épouvantail, seulement un homme libéré, capable d'aimer avec passion et fidélité la femme et le pays qui devront renaître en même temps que lui. En attendant ce toujours "prochain épisode", la littérature québécoise, qui commence à s'engendrer elle-même, affirme son existence et sa fécondité. De Savard à Major et à Soucy, il n'y a pas de solution de continuité, mais un grand courant de vie où la littérature actuelle plonge ses racines et trouve la vigueur qui lui permettra de continuer à grandir.

1. "Les Soleils des Indépendances", dans *Relations*, 28 (1968): 351-352.

2. "Le Journal dénoué de Fernand Ouellette", dans *Relations*, 35 (1975): 345-347.

3. Jean-Yves Soucy, *Un dieu chasseur*. Coll. "Prix de la revue Etudes françaises". Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1976, 203 pp., \$8.75.

4. Félix-Antoine Savard, *Menaud maître-draveur*. "Collection du Nénuphar". Montréal, Fides, 1945, 153 pp.; la première édition a été publiée à la Librairie Garneau à Québec en 1937 et comprenait 265 pages.

Le 21 avril 1977.

## Ensemble annoncer Jésus-Christ

Il arrive ce qui arrive. En effet, toute la région métropolitaine est en voie de changer de mentalité, de modèles culturels, d'habitudes de vivre et de penser tout, même la religion. Donner des chiffres? Les meilleurs sont ceux que nous additionnons nous-mêmes à partir de notre milieu, de notre paroisse, voire dans notre famille.

Sans faire le procès de qui que ce soit, constatons que de plus en plus la région métropolitaine — les écoles par exemple — devient une terre de mission et d'évangélisation. Québec, terre de mission! Nos missions à l'extérieur, en Afrique, en Asie, ailleurs sont et restent notre "grande aventure". Et merveilleuse aventure, comme disait le chanoine Groulx. Mais il arrive que les "petits chinois" et les beaux africains, ils sont ici: les païens à évangéliser, ils sont ici. Même, il est des malins qui prétendent qu'au rythme où iront les choses dans la région métropolitaine, un jour les Africains à leur tour reviendront se faire missionnaires au Québec pour nous baptiser.

Bref, Québec terre de mission! Montréal en tout cas, terre de mission! Montréal, terre d'évangélisation!

D'autre part, il arrive que ce Jésus de Nazareth, que l'on croyait mort et enterré à jamais, ressuscite ici et là. Ni les journaux, ni surtout la télévision, ni moins encore les petits magazines n'en parlent tellement. Ni "Allo-Police" tellement occupé à raconter autre nouvelle. Mais il se passe des faits, des événements importants dans la région. Partout naissent et renaissent des groupes, des individus, des initiatives. Lui que l'on croyait mort, enterré au cimetière, à jamais refusé, il ressuscite. Tous les jours. Pascal disait un jour que l'agonie de Jésus se continue jusqu'à la fin des temps. Il serait plus juste de dire, face à tout ce qui arrive dans notre région métropolitaine, que la résurrection de Jésus continue jusqu'à la fin du monde.

Jésus ressuscite. *Jésus est ressuscité!* Des enfants le prient à leur manière, des jeunes lui parlent à leur manière, des adultes le cherchent à leur manière; des couples le recherchent à travers ou au bout de leurs épreuves. Jésus est ressuscité! Nos meilleurs athées sont nostalgiques. Des divorcés, des remariés veulent Jésus jusqu'au bout de leur choix. Des drogués, des

prisonniers lui parlent, en discutent. On discute religion dans les "parties" et les réunions les plus mondaines qui soient. D'ailleurs, Jésus avait lui-même prédit ce qui arriverait: "Si mes disciples se taisent, les pierres crieront". Il y a une équipe charismatique à Radio-Canada, une autre en Faculté de philosophie à l'Université de Montréal. Ailleurs aussi. Tous les jours, toutes les nuits, il y a des vieux et des vieilles qui vivent et meurent dans leur unique foi à Jésus. Sans bruit, sans conférence de presse, sans avertir Montréal-Matin ou le Montreal Star. Tous les jours il se passe des choses merveilleuses dans des réunions de prières, des fraternités, voire fraternités d'handicapés, chez des hommes, chez des femmes qui ne veulent pas qu'on parle d'eux. Les contemplatifs ne manquent pas tellement de vocations et ils sont toujours là, avec eux, avec nous. Le bénévolat, l'anonymat, plus actifs que jamais: c'est Jésus ressuscité avec nous. "J'étais nu, j'étais étranger, j'ai eu faim, ... et tu es venu", dirait Jésus.

Telle est la Bonne nouvelle que nous voudrions annoncer ensemble.

•••

Nous ne parlons pas de succès ou d'insuccès. Son royaume n'est pas de ce monde. Parlons plutôt de chacun de nous face à Jésus et à la Mission. Pensons à toute la force d'un Eglise comme celle de Montréal en état de mission.

Où Jésus à Montréal est mort. Ou il est vivant.

Si Jésus est mort, considérons les églises qui se vident comme son tombeau définitif.

Si Jésus est vivant, considérons tout lieu comme un lieu de résurrection, de rencontre, un lieu missionnaire, comme le rond-point de nos routes personnelles et collectives, diagonales ou transversales...

Essayons ensemble — vous, moi, toi, il, elle, les petits, les grands, les adultes de tout âge. Essayons ensemble d'annoncer Jésus vivant, amoureux, tout à tous, et avec le plus de monde possible... "assumant ensemble un même souci de partager l'évangile avec tous ceux qui nous entourent".

Québec, Montréal, terre de mission! Essayons! Ça vaut la peine! Bon courage!

Extrait d'une réflexion présentée par le P. Benoît Lacroix, o.p., aux participants des rencontres diocésaines d'appropriation du Projet pastoral du diocèse de Montréal (L'Église de Montréal, 12 mai 1977).

# La saison 1977: Pour mettre la mémoire en fête

Par Yves Lever

En un moment d'effervescence dans la vie collective et le temps venu des décisions capitales, il est important, comme dit Fernand Dansereau, de "pouvoir s'imaginer pour se connaître et de pouvoir s'imaginer autre pour se libérer". Dans ses meilleures productions des vingt dernières années, ce fut à peu près toujours l'objectif fixé au cinéma québécois par ses créateurs.

Si nous regardons la saison qui vient de s'achever sous cet éclairage, nous constatons une fois de plus que c'est dans le travail d'inventaire de notre univers culturel ("s'imaginer pour se connaître") que le cinéma d'ici a brillé, alors qu'il est demeuré faible (sauf une exception d'importance: *Vingt-quatre heures ou plus*) dans celui de la prospection d'un à-venir. Dégageons-en les principales lignes de force.

### Des compléments à l'album

Dans l'inventaire de l'héritage du passé encore présent, ce sont encore nos "vétérans" de la production qui se sont illustrés, quantitativement et qualitativement.

Avec eux, le cinéma direct, forme où notre cinéma a su créer ses oeuvres les plus originales et les plus puissantes, a été remis à l'honneur après une certaine éclipse de quelques années.

Poursuivant un travail honnête de films-constats, Guy-L. Côté (quatre films) et Georges Dufaux (deux films) ont apporté une contribution importante au festival *L'Age et la Vie*, tout en augmentant "l'album de famille" du cinéma québécois de quelques bons portraits de grands-pères et grands-mères. Longtemps attendus, les premiers longs mé-

trages de la série *Abitibi-Baie James* de Pierre Perrault et Bernard Gosselin sont enfin sortis (*Un royaume vous attend, Le retour à la terre, Le goût de la famille*).

D'Arthur Lamothe, nous avons pu voir la saison dernière la plus grande partie de sa série *Carcajou et le péril blanc (Une chronique des Indiens du Nord-Est)*, série que l'on a pu qualifier aussi de "Chronique d'un génocide ou Notre racisme ordinaire" (voir *Relations* 415, mai 1976). Après quelques incidents un peu fâcheux, elle a enfin pris place il y a quelques mois à la télévision de Radio-Canada, le medium de diffusion auquel elle était destinée. L'ensemble de la série (huit films, mais rappelons ici que Radio-Canada n'en a diffusé que sept sous prétexte que le huitième manque d'objectivité!) constitue une dénonciation radicale de nos attitudes de Blancs envers ces Amérindiens en même temps qu'un exposé en profondeur de leur système culturel. Refusant tout anecdotisme exotique, Lamothe y utilise surtout le plan-séquence pour laisser ses témoins prendre la parole selon leur rythme et leur façon de raconter. Quelques parties de cette série mériteront pendant longtemps de figurer parmi les meilleurs fruits de la technique du cinéma direct.

Pendant l'hiver, la série sera diffusée à une assez mauvaise heure (à 23 heures le lundi soir!); on nous a dit qu'elle serait bientôt reprise à un meilleur moment. A ne pas manquer, car pour reprendre ce que j'écrivais l'an passé sur les premiers films, "c'est aux retrouvailles et à l'approfondissement de notre situation d'homme — personnel et collectif — que les films d'Arthur Lamothe,

exemplairement "anthropologiques" (au sens premier du terme) nous convient".

La situation des Indiens se ressemble un peu partout. Nous avons pu le constater avec *Ethnocide* du Mexicain Paul Leduc, premier film d'une série produite en collaboration ONF et Cine-diffusion SEP Mexico (ministère de l'éducation). Il s'agit des Indiens Otomis dans la Vallée de Mezquital qui voient disparaître leur culture sous l'influence du capitalisme mexicain et américain. Intéressant, ce film de solidarité peut servir à prolonger le débat ouvert par ceux de Lamothe.

### Une suite en musique

Toujours dans cet esprit d'inventaire de l'héritage — et pour mettre encore plus la mémoire en fête — il faut voir *La veillée des veillées* de Bernard Gosselin qui nous fut présenté comme un beau cadeau pour le dernier Noël et qui fut alors lancé très originalement dans ces agoras modernes que sont les grands centres d'achat (produit par l'ONF et disponible gratuitement dans ses cinémathèques). Du très pur cinéma direct par l'un de ses meilleurs "vétérans" qui nous avait déjà donné *Jean Carignan violoneux* (1975). *La veillée des veillées*, c'est une extraordinaire anthologie sonore et visuelle de cette musique traditionnelle créée, comme on le dit au début du film, "par et pour le peuple des travailleurs", non seulement du Québec, mais aussi d'Acadie, de Louisiane, de France, d'Irlande, d'Angleterre et de Bretagne.

De leur côté, André Gladu et Michel Brault recueillent depuis plus d'un an "*Le son des Français d'Amérique*" pour composer une excellente série de films

d'une demi-heure que Radio-Canada diffusera pendant l'été qui vient. Nous avons déjà pu voir, au Outremont, quelques-uns de ces films pour faire connaître des représentants typiques (non seulement des virtuoses) du patrimoine sonore traditionnel (musiques, paroles) avec lequel Québécois, Acadiens et Cajuns savent vibrer, danser et giger. C'est un rendez-vous à ne pas manquer.

Fait assez remarquable, ce sont des jeunes femmes et hommes qui sont les principaux artisans de cette reprise de la musique traditionnelle. Ils y retrouvent une sensibilité et un prégnant moyen de communication. Non seulement veulent-ils assumer l'héritage, ils sentent en plus l'exigence de le réinterpréter et de l'enrichir. On pourrait dire que pour eux, "s'imaginer autre pour se libérer" veut dire regarder et écouter le passé, non pour le contempler et le répéter avec nostalgie, mais pour s'inscrire dans la transmission (tradition) d'une sève originelle afin de lui faire donner de nouveaux fruits. Il faudra suivre (et écouter) attentivement ce mouvement dans les prochaines années.

### Pour changer le système

On se souvient sans doute qu'à l'automne de 1972, *Vingt-quatre heures ou plus* de Gilles Groulx (un autre "vétérans" important) était censuré radicalement par Sydney Newman, le grand boss de l'ONF et que sa sortie en était interdite. Cinq ans et un autre commissaire plus tard, le film sortait finalement le 10 février dernier. Sauf deux détails, on ne peut dire qu'il ait "vieilli" et que ce retard en ait amenuisé la pertinence.

Film admirable s'il en est, *Vingt-*

quatre heures ou plus marque un sommet dans la carrière de Groulx et dans le cinéma québécois. Critique radicale du monde de l'information (thème constant chez Groulx), choix judicieux d'informations montées dans une structure vraiment éducative, adéquation de la forme au message recherché, implication personnelle du cinéaste, tout cela concourt à en faire un vrai film d'incitation à changer l'organisation économique et politique de notre société. Rarement encore un film de l'Office gouvernemental fédéral a-t-il si bien réalisé l'objectif premier de la maison qui est de "faire connaître et comprendre les Canadiens aux Canadiens et aux autres pays": si beaucoup de films font "connaître", bien peu font "comprendre" avec autant de profondeur et de pertinence que celui de Groulx. Une bonne utilisation devrait en faire un film-outil pour l'animation de plusieurs milieux.

Jules le magnifique de cet autre vétérinaire (dans le film éducatif) qu'est Michel Moreau devrait aussi contribuer à faire changer quelques attitudes en regard des handicapés physiques. Il y est admirable de voir comment Jules Arbec, paralytique cérébral, a transformé petit à petit son vécu quotidien pour se donner une vie normale. Diffusé par le "Nouveau Réseau" (effort intéressant pour changer les conditions de distribution du cinéma d'ici) avec présentation et animation par le réalisateur à chaque séance de la tournée initiale, Jules devient aussi un bel exemple de la tentative actuelle du cinéma québécois pour renouer des liens avec son public et se faire véritablement moyen de communication.

D'un jeune réalisateur, cette fois, L'interdit de Pierre Maheu (qui nous avait donné déjà l'intéressant *Le Bonhomme*) veut aussi ouvrir de nouvelles avenues en proposant une méthode thérapeutique (par la commune) fondamentalement opposée à la psychiatrie traditionnelle. Mais hésitant continuellement entre l'esthétique du film-outil et celle du film d'auteur, outre ce fait que la "thèse" y reste loin d'être prouvée, il nous semble que *L'interdit* ait à peu près complètement raté son objectif.

### Le jeune cinéma s'affirme

Pour la première fois, le jeune cinéma a trouvé une place convenable, presque normale, sur les écrans commerciaux. Et cela, il faut le dire clairement, sans faire le genre de concessions à la facilité que plusieurs des aînées ont faites il y a quelques années. Jean-Guy Noël avec *Ti-Cul Tougas* (prix de la critique québécoise pour 1976), André Forcier avec *L'eau chaude, l'eau trette,*

André Brassard avec *Le soleil se lève en retard*, Grigette Sauriol avec *L'absence* (un premier long métrage) et Jean Beaudin avec *J.A. Martin Photographe* ont ainsi montré des oeuvres d'inégale valeur, mais qui toutes apportent un ton neuf dans la fiction.

Tous ces jeunes (sauf Beaudin) situent leurs histoires au présent, et surtout à celui des milieux populaires. Avec beaucoup de chaleureuse sympathie pour leurs personnages, ils les font agir pour révéler un univers culturel pas toujours plaisant à contempler, mais correspondant bien à un réel personnel et collectif en train de se reconfigurer. Cela donne un cinéma de constatation fort juste et un excellent miroir "pour se connaître" démaquillé, surtout quand il s'agit des milieux de jeunes.

Beaudin a situé pour sa part à la fin du 19e siècle son illustration d'un couple usé par quinze ans de mariage et en train de se refaire un amour. J.A. Martin part faire sa tournée annuelle de photographies-portraits de famille, mais cette fois-ci en compagnie de sa femme qui s'est imposée au voyage. Leur itinéraire les porte davantage l'un vers l'autre qu'il ne leur fait découvrir le pays, mais la reconstitution historique réussie fournit quelques notes sociologiques fort plaisantes à connaître. Ce film romantique tout en nuances et en jolies images a aussi le mérite de beaucoup faire confiance à l'imagination du spectateur: c'est une qualité rare ici...

### En résumé...

La dernière saison fut assez intéressante par ces aspects que je viens de souligner: une reprise importante d'un cinéma direct pertinent à une meilleure compréhension sociale et une nouvelle affirmation du jeune cinéma. Les "vétérans" du film de fiction, quand ils ont produit (on n'a vu aucun nouveau Arcand, Lefebvre, Perron, etc.), ont été plutôt décevants: avec *l'Ange et la femme*, Gilles Carle a signé le pire film de sa carrière; Claude Fournier, avec *Je suis loin de toi mignonne*, a produit une comédie à la mesure de son talent: pas fort...; Claude Jutra a surtout travaillé à la télévision anglaise de Radio-Canada: je n'en suis pas désolé; le *Ti-Mine*, *Bernie pis la gang* de Marcel Carrière est enfin sorti, mais ne renouvelle rien.

Signalons, pour terminer, le film officiel des derniers jeux olympiques que tout le monde a vu ou pourra voir bientôt (par la télévision). Il remporte un succès égal à la mesure de la mystification qu'il entretient: les jeux olympiques ne seraient pas une affaire politique...

# Un cinéma de dérision

par Jean-René Ethier

On pourrait se demander ce que les Oscars '77, en le préférant à beaucoup d'autres plus étincelants, ont voulu couronner avec ce film inconnu dont le titre original, par ailleurs, était *La Victoire en chantant* (1).

La réponse est là dès qu'on a visionné le film: une certaine façon, nouvelle et percutante, d'aborder le problème de l'homme éternel. Car, ce serait se tromper que de ne voir, ici, qu'un réquisitoire supplémentaire contre les colonialismes de tous genres.

Au son, donc, de ce chant suranné mais mystérieusement envoûtant qu'est l'hymne national français *La Marseillaise*, le générique s'ouvre et embarque le spectateur, sans coup férir. Le film ira se densifiant, dévoilant son véritable propos, à la mesure même d'images précises, hautes en couleurs et intensément suggestives qui l'incarneront.

### Une guerre miniature

L'intrigue (mais est-ce vraiment elle qui importe ici?) a été tirée d'un fait divers que les scénaristes ont gommé intentionnellement. Art oblige.

Nous sommes en 1915 dans un comptoir reculé (Fort Caulais) de l'Afrique équatoriale, à la limite d'un poste voisin tenu par quelques soldats allemands, clients habituels, d'ailleurs, du comptoir. Tout va très bien (pacifiquement parlant) entre tout le monde, et le colonialisme, qu'il soit mercantile, militaire ou religieux, s'en donne à cœur-joie avec la meilleure conscience du monde. Devant le colon exploité à outrance (un noir, évidemment), c'est le *Sabre et le Goupillon*. Jusqu'au jour où, par un journal retardataire, on apprend l'état de guerre entre l'Allemagne et la France.

Cette fois, noblesse de la guerre oblige. Sous la direction, d'abord, du sergent Bosselet, veule et alcoolique (interprété par Jean Carmet, admirable comédien méconnu), s'organise une offensive en règle où les indigènes (évidemment toujours) font les frais de l'enrôlement. Déroute fatale et guignolesque. Mais

alors, le jeune géographe en stage, Hubert Fresnoy (Jacques Spiesser, sobre et très dans la note), s'impose comme le "sauveur de la situation". L'intellectuel au secours de la racaille. Sous ses ordres, l'armée nouvelle s'organise: des épiciers et leurs épouses, deux missionnaires un peu naïfs aident à composer l'état-major. Grâce à une discipline aussi ridicule que rigoureuse, le Français pourra retrouver sa dignité et son honneur... même si la bataille finale n'est pas tout à fait gagnée: peu importe! Un aillié — les Anglais dans la circonstance — troisième larron, arrivera à temps pour prendre les choses en main, rétablir l'ordre complet et s'emparer du comptoir au nom de sa très gracieuse majesté d'Angleterre (2)!

### La fable crève les yeux

Sous le rire grinçant, c'est d'abord toute l'histoire récente de la France que le film rattrape en dénonçant, d'une façon souvent émouvante, l'exploitation de l'homme par l'homme. Certaines séquences sont particulièrement significatives, faisant osciller le film entre une caricature à peine voilée de la "dictature" du général De Gaulle (l'étranger à la "situation" qui, désintéressé (?), s'impose et s'empare du pouvoir sous prétexte de sauver ceux-là qui ne le peuvent pas eux-mêmes), et celle d'un Napoléon, regardant au loin, dans sa lunette archaïque, le déploiement de cette bataille... de pygmées!

Il y a, dans ce film, un parti-pris d'imagerie hallucinatoire au moyen de laquelle le présent rejoint les intentions du passé.

Et cette guerre de brousse n'est que le microcosme d'un monde qui ne peut vivre sans guerre. Qui la prépare continuellement par sa façon même de vivre, d'entretenir les rapports entre humains mesquins, veules, égoïstes et calculateurs. Au bout du monde, dans un décor de rêve où ils auraient toutes les raisons d'être heureux et de vivre en paix, la raison de guerre est plus forte que la raison de vi-

vre. L'homme est un animal guerrier. Un loup pour son frère.

Petite anthologie de la bêtise que ce film où de tristes bouffons en disent long sur la condition humaine.

### Un rire subtil

Cette anecdote, pour mince qu'elle soit, prend toute sa force d'impact sous le traitement cinématographique que lui donne son auteur. Car, c'est par la plus efficace des dérisions que le scénariste développe son sujet. Horace avait déjà écrit que "le rire corrige les passions". A la condition, me semble-t-il, qu'il soit franchement irrespectueux. Car, là, la caricature devient si outrée qu'elle n'atteint plus personne, sinon le spectateur à qui elle renvoie, le prenant au piège de son propre rire. L'outrance qui est de règle en ce film est en même temps le signe, le miroir d'un monde qui devient stéréotypé lui-même sous l'éternelle multiplication des gestes stupides qu'il ne cesse de poser depuis le commencement de son aventure terrestre.

Un rire tout à fait jaune. Un rire très grave.

### Un film neuf d'un auteur neuf

Tourné avec des moyens réduits, le film prouve qu'on peut faire du grand cinéma pourvu que l'on ait quelque chose à dire. Bien sûr, le film n'est pas sans défauts: il s'étire parfois, bouscule un peu ses images, use de quelques facilités, ne maîtrise pas toujours son rythme. Mais le ton demeure toujours très juste. La peinture est piquante; l'humain sourd de partout.

Une savoureuse trouvaille: ici, au Québec, nous n'avons connu la guerre de 1914 qu'à travers *L'Illustration*, revue française vraiment partisane, d'un patriotisme aujourd'hui désuet, qui traînait sur le guéridon de nos grand-mères. Qui alors, parmi les générations vieillissantes d'aujourd'hui, n'aura vu et n'aura vibré à ces images de vieux "poilus" guerriers, barricadés dans leurs

tranchées terreuses? Il devient succulent de retrouver, en ce film, ces vieilles "illustrations", aux couleurs faisandées, propulsées tout à coup en plein contexte réaliste d'une guerre microscopique et symbolique?

Puis, cette dernière séquence où, sous un clair de lune de carte postale, le général anglais et le jeune géographe "dictateur" ont un tête-à-tête digne des descriptions romanesques des années 20, stigmatisant sereinement tout pouvoir "socialiste" au profit d'une dictature substitut?

Le rire dérisoire se ferait-il, ici, prophète?

Sous cette dérision omniprésente — qui a peut-être plus d'efficacité que les grandes thèses farcies de dénonciations programmées (*Z, Section spéciale, Les Hommes du Président, etc.*), à travers son verre déformant même d'une guerre tragique où tout grimace, ce film demeure une méditation paradoxale et sarcastique sur l'arbitraire de tout pouvoir.

Son auteur, après s'être familiarisé avec près de 400 petits films publicitaires, Jean-Jacques Annaud, vient de créer ici son premier film.

Pour un coup d'essai, c'est peut-être là tout simplement un coup de maître.

(1) Pourquoi ce changement de titre, sinon pour infléchir l'interprétation même du film?

(2) En fait, l'armée d'Afrique, commandée par Lyautey lui-même, était tout entière déjà sur un pied de guerre dès le début de la guerre, et chaque chef de poste avait ses directives précises (cf. Jean Rocheleau, *La Croix*, Paris, 9-10-76). Preuve que le cinéaste s'intéresse à autre chose qu'au fait divers lui-même.

# Trois divertissements au théâtre

par Georges-Henri d'Auteuil

## Edward Albee

Cette fois, au contraire de la représentation de *La Poudrière*, il y a quelques années, la pièce m'a paru longue. En effet, ces féroces empoignades de Martha et de Georges, dans *Qui a peur de Virginia Woolf?*, vinrent à m'agacer, me lasser. Par la persistance même de la violence, de la hargne soutenue, de l'agressivité cruelle de Martha surtout. Des engueulades, des injures, des cris vulgaires pendant deux heures, en attendant les quelques secondes apaisantes de la fin, c'est trop.

L'auteur, Edward Albee, a voulu résumer en une seule nuit les querelles constantes de plusieurs années d'un malheureux couple, incapable de mettre au monde des enfants tant désirés. C'est le drame de Martha, fille d'un président d'université, et de son mari, professeur d'histoire à cette même université. C'est aussi le total mépris de Martha pour Georges qu'elle accuse d'impuissance autant morale et intellectuelle que physique. L'amour originel s'est tourné en aversion, en haine même. Tout à fait selon la loi du jeu des passions. Et l'on sait que la violence de la haine est toujours plus forte chez une femme que chez un homme. Martha en est une preu-

ve éclatante. On ne peut être plus méchant, plus ingénieusement habile à inventer des moyens nouveaux de faire souffrir, d'humilier. Serait-ce que la femme, tout naturellement portée à l'amour, en ressent plus que l'homme les amères désillusions?

Ce qui caractérise encore cette terrible scène de ménage entre Martha et Georges, c'est que l'un et l'autre, déjà à moitié ivres après un *party* de professeurs, se lancent des paquets de boue à la figure, en présence d'un jeune couple, un nouveau professeur et sa femme, venus les saluer, en fin de soirée, et faire connaissance. Un vrai beau pugilat. Le reste de la nuit y a passé, lamentable pour tous.

Nick, frais déballé à l'université comme professeur de biologie, cultive Martha, en vue, par elle, d'obtenir les faveurs de son père, le Président. Sa jeune écervelée d'épouse, Honey, très de son temps, ne veut absolument pas avoir d'enfants et en prend les moyens. Elle leur préfère le cognac. En fait, pendant cette fatale nuit, il s'est vidé un nombre imposant de bouteilles d'alcool. Aucun vestige de prohibition.

De cette pièce à l'atmosphère étouffante, se dégage pourtant, chez le spectateur, un vif sentiment de pi-

tié. Très pitoyables, en effet, paraissent cet homme et cette femme acharnés à s'entredéchirer moralement, comme à plaisir, avec presque de la volupté, jusqu'au complet épuisement, brisés par ce fol et atroce combat. Cela relève manifestement de la clinique médicale, même si parfois un humour féroce ou une expression bouffonne nous forcent à éclater de rire. Rire qui d'ailleurs nous soulage un peu de la forte tension que produit le déroulement de l'action dramatique.

Sous les auspices de la Compagnie Jean-Duceppe, *Qui a peur de Virginia Woolf?* a été jouée sur le plateau du Port-Royal, dans le décor de Hugo Wuetrich. Louis-Georges Carrier a signé la mise en scène qui ne comporte, à vrai dire, que quelques déplacements des personnages dans un salon, plus ou moins nécessaires et donc justifiés. Sauf, pour varier un peu, la rencontre entre Georges et Nick, dehors, sur une espèce de banc devant le seuil de la maison et où, étrangement, Georges avait apporté la fatidique bouteille de scotch.

Les rôles de Georges et de Martha étaient tenus par Gérard Poirier et Marjolaine Hébert, deux vieux routiers de la scène qui ont interprété leurs déplaisants personnages

avec beaucoup de vérité. Ils ont su rendre avec naturel des situations plutôt excessives et justifier la vraisemblance de leurs caractères. Ce n'était pas facile.

La présence de l'autre couple, Nick et Honey, était plutôt déplacée, à cause de l'attitude franchement odieuse de Martha, et décemment, ils auraient dû chercher la première occasion pour s'esquiver. Mais il leur fallait rester pour que la pièce continue. Nick de Gilles Cloutier est entré dans le jeu de Martha; il était venu pour cela. Quant à Dorothee Berryman, en Honey et son cognac, elle a tâché de donner un sens à son personnage plutôt factice et niais et parfois hystérique. Rôle assez ingrat.

Il est permis de penser qu'à travers ses personnages, surtout ceux de Martha et de Georges, Albee s'est défoulé lui-même, qu'il s'est vidé de sa rancoeur et du pessimisme ravageur qui l'habitait. Sûrement *Qui a peur de Virginia Woolf?* nous donne une image très sombre de l'homme.

### Carlo Gozzi

A Montréal, tant au sein des universités que dans les CEGEP comme dans les milieux indépendants, on remarque de belles activités théâtrales. Poussent un peu comme des champignons toutes sortes de compagnies nouvelles, sous des noms parfois cocasses et farfelus, d'ailleurs. C'est presque de l'effervescence. Louons.

Justement, j'ai eu le plaisir d'assister récemment à une manifestation dramatique offerte par le Module d'art dramatique de l'Université du Québec à Montréal. Les étudiants nous ont présenté, dans une adaptation de Charles Bertin, *l'Oiseau Vert*, une oeuvre du grand protagoniste et défenseur de la Commedia dell'Arte italienne, Carlo Gozzi. Dans une joie enthousiaste et une allégresse exubérante. Sous la direction experte du P. André Bédard, S.J. et de ses collaborateurs, malgré l'exiguïté du local – en attendant le parachèvement de la construction des immeubles universitaires de l'UQAM – les jeunes comédiens et comédiennes s'en sont donné à coeur joie, au grand contentement des

spectateurs juchés en équilibre instable, il faut le dire, sur des estrades autour des décors. Heureusement, aucun accident à déclarer.

Comme il convient à la Commedia dell'Arte, le spectacle a commencé par une tumultueuse entrée de comédiens harnachés de leurs costumes multicolores. Ils nous ont donné, dans une allure endiablée, un numéro de cabrioles, de sauterelles et d'acrobaties diverses très pittoresque mais essoufflant. Affaire de nous mettre en verve pour la pièce elle-même dont on nous a annoncé solennellement qu'elle se déroulerait dans trois aires d'un décor simple et rudimentaire de théâtre forain.

La recherche de cet *Oiseau Vert* par les personnages de Gozzi nous transporte dans le monde du rêve, de l'enchantement, du merveilleux, où se multiplient les événements étranges, les prodiges miraculeux qui font marcher les statues, parler les oiseaux et se retrouver les enfants abandonnés. Ce n'est peut-être pas tout à fait la vraie vie, mais celle que nous aimerions bien tous vivre – ne serait-ce que l'espace d'un soir – comme les comédiens que nous admirions et applaudissions.

Bien stylée et efficace, toute l'équipe des jeunes interprètes a accompli un travail considérable et qui promet pour plusieurs un bel avenir dans nos troupes professionnelles, demain. Bravo!

### Deschamps et Girerd

C'est vrai: il n'y en a pas beaucoup qui aiment à mourir idiot. Cela se comprend. On a chacun sa petite fierté. Pendant tout le mois de mai – le mois le plus beau! – les comédiens du Théâtre du Nouveau Monde nous ont seriné ce refus: *Je ne veux pas mourir idiot*. Une oeuvre de l'humoriste Yvon Deschamps et du caricaturiste de *La Presse*, Girerd; Deschamps, auteur du texte; Girerd, des dessins projetés sur un écran.

D'après un modèle français, une sorte de Revue d'actualités bien de chez nous, découpées en courts sketches interprétés par un groupe de deux adultes et un autre de deux adolescents, dans des accessoires strictement fonctionnels: une table de taverne, un bureau d'homme d'affaires, un lit. Et l'écran pour la reproduction des diapositives.

fares, un lit. Et l'écran pour la reproduction des diapositives.

Dans l'ensemble, le texte ne conduit pas à l'extase. Aucune surprise: on traite des sujets terre-à-terre, les plus courants et à la mode. Tout est dans le ton, qui veut être drôle mais ne l'est pas toujours, ou dans les attitudes, surtout chez les jeunes, dont quelques-unes, spécialement les scènes de lit, touchent à la vulgarité, même si elles font rire beaucoup. Les sketches alternent entre les deux couples, sans doute pour présenter les préoccupations et la mentalité des deux générations. De toute façon, rien pour fatiguer les méninges des spectateurs. Un pur divertissement, comme se plaisent à dire les esthètes et les intellectuels, avec une moue dédaigneuse.

Il n'est pas facile d'être drôle longtemps. Surtout si la drôlerie se loge d'abord dans les mots. Cette pièce, *Je ne veux pas mourir idiot*, souffre de cette difficulté-là. Malgré le rapide mouvement des changements imposé par la mise en scène de Jean-Louis Roux, cela traîne souvent. On ne rigole pas toujours. Les comédiens font pourtant bien leur possible: Guy Provost de sa voix puissante et impérative qui fait le Gros, grâce à une bedaine rapportée, Le Maigre gringalet de Paul Savoie, Robert Lalonde, en Lui impétueux et entreprenant et Elle, que Marie-Louise Dion joue au pied levé, apparemment craintive et pudibonde, mais dont la conduite hardie justifierait facilement le titre d'un film récent intitulé (en français): "C'est toujours oui quand elles disent non" de Norman Panama.

A cause de la disparition subite de Denise Pelletier, le T.N.M. a dû faire contre mauvaise fortune bon coeur et trouver, rapidement, une pièce de rechange qui a au moins le mérite de dérider en ces temps de chômage et d'inflation, pour ne pas oublier notre crise linguistique.

## Au service du Renouveau Charismatique

### Quelques suggestions

A l'occasion du Congrès du Renouveau charismatique au Stade Olympique, début juin,

les **Editions Bellarmin**

offrent quelques ouvrages choisis.

*Commandez aujourd'hui même.*

**Veillez m'adresser:**

- ..... **Reconnaître l'Esprit** .....  
par Jacques Custeau et Robert Michel. 78 pages, \$1.95
- ..... **Symphonie de louange** .....  
148 pages, \$2.00
- ..... **Eucharisties** .....  
par André Myre. 144 pages, \$4.95
- ..... **Vivre dans l'Esprit: Marie de l'Incarnation** .....  
par Robert Michel. 337 pages, \$11.50
- ..... **L'Esprit sur le monde** .....  
par Yves Raguin, 263 pages, \$12.00
- ..... **Le témoignage chrétien** .....  
par René Latourelle, 93 pages, \$1.50
- ..... **Dieu: Père, Fils, Esprit** .....  
par Paul Aubin, 109 pages, \$3.95
- ..... **Une prière pour aujourd'hui** .....  
par Dominique Bertrand, 131 pages, \$3.95
- ..... **Comment la Bible a été écrite** .....  
par Michel Lestienne, 121 pages, \$3.95
- ..... **Les jeunes, l'Avenir et la Foi** .....  
par Jean-François Six, 133 pages, \$3.95
- ..... **Un pari pour la joie: L'Arche de Jean Vanier** .....  
par Bill Clarke, 155 pages, \$3.50
- ..... **Larmes de silence** .....  
par Jean Vanier, 100 pages, \$3.00
- ..... **Le buisson ardent de la prière** .....  
par une soeur ermite, 230 pages, \$11.95

Nous assumons les frais de poste et d'emballage pour toute commande payée d'avance.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

code postal \_\_\_\_\_

*Chez votre libraire ou aux*

**Editions Bellarmin**

**8100, boul. Saint-Laurent Montréal H2P 2L9 Tél.: (514) 387-2541**